

FNA 0109 - L'orphelin de Perdide

Wul, Stefan

VISIT...

LANZAROTE
Caliente.COM

L'Orphelin de Perdide



**STEFAN
WUL**



★★**ANTICIPATION**★★

Editions
"Fleuve Noir"

STEFAN WUL

L'ORPHELIN DE PERDIDE



COLLECTION

« ANTICIPATION »



ÉDITIONS « FLEUVE NOIR »
52, rue Vercingétorix, Paris XIV'

©® 1958 by Editions Fleuve Noir, Paris.
Reproduction et traduction, même partielles, interdites. Tous droits réservés pour tous pays, y compris l'U.R.S.S. et les pays scandinaves..

PREMIERE PARTIE



« ... Plus nous allons vite, plus le temps passe lentement. A la vitesse de la lumière, le temps cesse d'exister ; le moment "maintenant" dure éternellement. »

Arthur C. CLARKE.

CHAPITRE PREMIER,

L'homme et l'enfant couraient dans l'herbe de la prairie mauve. Leurs ombres démesurées par le couchant couraient devant eux.

Quoique grand et d'apparence athlétique, l'homme titubait de fatigue et butait tous les dix pas. Il avait toutes les peines du monde à suivre les gambades de son fils. La mort dans l'âme, il se forçait à rire, pour simuler un jeu. Quand l'enfant s'arrêtait pour cueillir une fleur de sa petite main, une espèce d'angoisse tirait les traits de son père.

— Cours, petit ! cours vite ou bien je t'attrape !

Et l'enfant repartait en riant aux éclats. Suant et barbu, la chemise en lambeaux, l'homme faisait mine de s'amuser. Il clopinait lourdement à la poursuite du fils qu'il voulait sauver. De temps en temps, il jetait un regard inquiet par-dessus son épaule. Il voulait atteindre les collines avant la nuit.

Il tomba soudain sur les genoux, la tête dodelinante penchée en avant, les cheveux dans la figure.

— Je n'en peux plus, murmura-t-il.

Il était épuisé, vidé de toute sa force. Il avait tout le jour porté sur ses épaules son enfant endormi. Malade, il sentait une fièvre maligne courir dans ses veines. Il savait qu'il allait mourir. Mais il aurait tant voulu atteindre les collines. C'était son ultime espoir.

Ses lèvres tremblantes n'avaient plus la force de retenir sa salive. Un fil de bave reliait sa tête au sol de la prairie. Des larmes de rage impuissante traçaient des sillons dans la poussière de ses joues. Il fit un effort terrible pour relever la tête. Elle lui parut peser des tonnes. Le regard trouble, il vit l'enfant revenir sur ses pas.

— Non, non..., gémit-il. Va-t'en, fils !

L'enfant riait, croyant toujours à un jeu. L'énergie fouettée par le danger, son père se redressa, à gestes lents et pénibles.

Il fut debout, les jambes écartées dans l'herbe, maintenant son équilibre à grand-peine. Il avait l'air d'un ivrogne ou d'un épouvantail. Il tourna la tête vers le grand soleil rouge qui mourait au bord du monde. Son visage hirsute se colora de la lumière du couchant. Cette lumière sanglante accusa les détails de ses traits, sculpta les méplats de ses joues barbues, fit miroiter une salive fiévreuse sur ses dents découvertes. Il cligna ses yeux cernés de mauve, tendit l'oreille...

Un bourdonnement sinistre paraissait naître de l'horizon même.

— Ils arrivent, murmura l'homme sur un ton désespéré.

— Joue encore, Papa, dit l'enfant en s'agrippant à sa jambe de pantalon déchirée.

Il faillit faire tomber son père qui trébucha de côté, se maintint de justesse.

— Ils arrivent, répéta l'homme.

Il ajouta d'une voix fatiguée, trop basse et trop rauque pour être perçue par l'enfant :

— Je n'ai pas sauvé ta mère et je ne me sauverai pas moi-même. Mais toi, petit, toi..., je te sauverai.

— Pourquoi tu parles dans ta barbe ? dit l'enfant en secouant la jambe de son père. Tu es drôle

A l'horizon se précisait le bourdonnement. Quelque chose comme le bruit de mille ruches géantes.

Fébrile et maladroit, l'homme fouilla sa poche. Il en tira un objet métallique de la taille d'un oeuf, percé de mille petits trous, comme un dé à coudre. Il le tint devant sa bouche et balbutia :

— Ils arrivent... je n'en peux plus et..., tu m'entends, au moins ? Max, m'entends-tu ?

Il porta l'objet à son oreille, n'entendit qu'une onde sonore perpétuellement modulée. Il secoua l'objet comme on secoue une montre au ressort défaillant, puis le regarda tristement.

« Il » ne l'entendait pas. « Il » était occupé à autre chose sans doute. L'homme mouilla ses lèvres d'une langue pâteuse et siffla une note convenue. Cette note, à des années-lumière de là, déclenchait l'enregistrement automatique des paroles qu'il allait dire. Il la siffla trois fois de suite, à intervalles réguliers, puis encore trois fois, mais bémolisée. (Elle passait par le sub-espace, franchissait des millions de kilomètres en une fraction de seconde.)

Il entendit le top annonçant le déclenchement attendu. L'onde sonore changea d'amplitude. Il dit d'une voix précipitée :

— Écoute bien, Max. Tu n'es pas là, alors j'enregistre... Ils arrivent... L'appareil a capoté à mi-chemin... Je n'en peux plus... je vais crever... c'est une question d'heures. Je laisse tomber... peux plus... avancer... trop fatigué.

Il se plia en deux et toussa d'une façon pénible. Il retomba sur les genoux. L'objet roula dans l'herbe. Sa forme ovoïde lui fit faire trois petites culbutes.

Haletant, l'homme tendit sa main sale et tremblante, reprit la mystérieuse petite boîte, continua son message :

— Je... je laisse filer le petit... tout seul. Je lui... donne le micro. Pilote-le, donne-lui des conseils, je... l'envoie dans les collines... Adieu.

Il régla le micro et jeta la clé loin dans l'herbe.

Le bourdonnement grandissait toujours. L'homme eut un regard fou, halluciné. Il tendit l'objet à son fils, d'un geste ivre, à l'amplitude exagérée, solennisée par l'épuisement.

— Prends, dit-il.

La mine ahurie, au bord des larmes, l'enfant ne bougea pas. Il ne reconnaissait plus son père, cette espèce de dément à la voix rauque, au regard dur. Il eut un peu peur de lui.

— Tu ne joues plus ? demanda-t-il d'une petite voix craintive.

— Prends ça, dit l'homme en lui serrant ses petits doigts sur l'objet rond.

L'enfant se mit à pleurer et lâcha l'objet. A genoux, l'homme avança vers son fils, ramassa le micro, le lui remit dans la main.

— Garde-le toujours, petit, tu comprends ? Parle-lui et... écoute bien ce qu'il dit. Toujours... Et maintenant, cours... vers les collines... Sauve-toi !

— Papa ! pleurnicha le bambin.

Le père jeta un regard terrifié derrière lui. Puis il se tourna vers l'enfant et, d'une voix terrible où se rassemblaient ses dernières forces

— Veux-tu bien courir, nom d'un chien !

Jamais il ne lui avait parlé sur ce ton. Effrayé, l'enfant s'enfuit à une dizaine de mètres et se retourna, secoué de sanglots.

— Papa !

Titubant, son père s'était levé et lui jetait des pierres.

— Cours, sale gosse !... Aux collines !

L'enfant trotтина un peu plus loin, s'arrêta de nouveau.

— Attends un peu, dit son père.

Il sortit de sa ceinture un pistolet. Il y restait deux cartouches. Il tira deux fois dans l'herbe, à droite et à gauche, entre lui et l'enfant.

La prairie s'enflamma et le feu, poussé par la brise, commença de sautiller à la poursuite du petit garçon.

Par-dessus les flammes, l'homme voulut sourire une dernière fois au petit bonhomme qui s'enfuyait. Mais celui-ci trotтинait sans tourner la tête, gardant pour toujours de son père l'image d'un visage courroucé.

De plus en plus hautes, les flammes s'échevelaient, rabattant inexorablement le fugitif vers les collines.

Le bourdonnement s'était changé en grondement de métal.

— Ils arrivent... trop tard, dit. L'homme. Ils ne... l'auront pas.

Et il s'effondra en avant.

*

* *

Courant toujours, l'enfant quitta la prairie mauve où la lumière du jour était peu à peu remplacée par celle de l'incendie. Il pénétra sous le couvert des grands arbres qui escaladaient les collines. Dans la pénombre forestière, des fruits lumineux pendaient ici et là comme des lampions bariolés. Le terrain s'élevait en pente douce. Un sable d'argent pur étincelait par endroits sous la mousse.

L'enfant ralentit son allure. Il s'enfonça au hasard dans un décor de silencieuse kermesse, les yeux levés vers les vivantes lanternes brandies par les branches. Il reniflait ses dernières larmes.

Son gros chagrin se changeait peu à peu en puérile rancune contre tout ce qui l'entourait. Il adressa la parole à un arbre.

— Elles ne sont pas belles, tes lumières, dit-il avec mauvaise foi.

C'était David provoquant Goliath, un ligneux Goliath aux bras levés, impassible et hautain. L'enfant donna un coup de pied rageur au bas du tronc. Il se fit mal et se remit à pleurer :

— Je vais le dire à Papa, il est plus fort que toi.

Il se laissa tomber assis dans la mousse et sanglota en appelant son père. Il s'aperçut qu'il tenait encore l'œuf métallique à la main. Il le regarda sans aménité et le jeta contre l'arbre. L'objet rebondit à quelques mètres, s'immobilisa au milieu d'un banc de sable, ses cent facettes captant cent reflets colorés venus des fruits lampions. C'était joli. L'enfant considéra l'objet d'un oeil maussade.

— Tu n'es pas beau ! dit-il.

C'était sa suprême injure. Il croyait accabler les gens ou les choses en les taxant de laideur.

Toutefois, oubliant ses mauvaises dispositions, il rampa vers l'objet et le roula dans le sable pour faire varier ses reflets. Changeant de jeu au bout de cinq minutes, il l'ensevelit à demi dans la poudre métallique puis, penchant la tête, il s'enquit :

— Tu es bien, dans ton petit lit ?

Il chantonna un air vague en caressant l'appareil d'un doigt distrait.

— Tu en as des yeux ! C'est pour voir plus clair ?... Et pourquoi tu ne me parles jamais ? Tu parles toujours à Papa.

Il posa sa joue dans le sable, tout près de l'œuf. Il entendit l'onde sonore toujours recommencée. Il sourit et l'imita

— Ilouïlouïlouïlou...

Le sommeil le surprit dans cette position. Il s'assoupit, bouche entrouverte. Un peu de sable argentait sur ses joues la trace de ses larmes.

Au-dessus de la forêt, la nuit s'était installée dans un silence total. Le bourdonnement avait cessé depuis longtemps. Veillé par les lanternes, l'enfant dormit jusqu'au matin.

CHAPITRE II

L'engin fonçait dans l'espace. Sur sa coque apparemment immobile, son nom brillait sous les étoiles : « le Grand Max ». C'était aussi le nom de son propriétaire, un grand mulâtre connu dans tous les systèmes de la Lyre.

Le grand Max dormait dans sa cabine. Nu, son corps musclé s'affalait en travers de la couchette. Un bras sec et galbé pendait, la main frôlant le sol. L'autre était replié sous sa tête aux cheveux bleuis par on ne savait quel soleil.

C'était un assez beau forban, contrebandier à ses heures et grand coureur de mondes. Il appartenait un peu au folklore de la Lyre, comme un dieu de l'Espace. On parlait souvent de ses frasques, de ses coups durs, de l'or qu'il semait à poignées dans les luxueux tripots des capitales. Mais jamais la police n'avait pu rassembler les preuves de ses illicites activités. Il déjouait tous les pièges.

Il allait de-ci de-là, disparaissait pendant des années, réapparaissait vieilli de quelques mois, toujours jeune, conservé par la vitesse de ses courses. Il riait au nez des officiels, châtiait un traître, séduisait une fille de roi, doublait ou triplait d'un coup son capital par une combinaison sensationnelle et inattaquable..., abandonnait secrètement la moitié de ses bénéfices à un pauvre bougre dont le visage lui plaisait. Bref, auréolé de légende, c'était un peu le brigand bien-aimé.

Il sourit en rêve et fit un geste qui l'éveilla. Il resta un moment les yeux entrouverts sur la petite lampe verte qui luisait au-dessus de la porte, goûtant de toute sa chair la sensation d'être chez lui. A peine sensible, la vibration des moteurs le massait délicieusement jusqu'à la moelle. Il faisait corps, il communiait avec son navire.

Il se dressa d'un coup et s'étira en grondant comme un fauve. La cicatrice de sa joue gauche devint nettement visible, et aussi le bracelet d'un prix fou qui ornait son poignet.

Ce bracelet était célèbre, unique. Il l'avait fait faire spécialement. Très large, il lui masquait la moitié de l'avant-bras. Surornés d'or, de platine et de gemmes précieuses, ses cent petits cadrans indiquaient l'heure de cent planètes et bien des choses plus compliquées où, seul, son propriétaire pouvait se reconnaître. Doté de compensateurs espace-temps, c'était une merveille d'art et de technique, et peut-être la chose à laquelle Max tenait le plus au monde.

Il le consulta et fronça les sourcils.

— J'ai dormi neuf heures, dit-il. Belle a dû passer la veille à son mari.

Grand solitaire, il parlait souvent à haute voix pour se tenir compagnie. Il eut un élan vers la porte et stoppa soudain, le front plissé.

— J'ai le temps de prendre une douche. Belle ou Martin m'auraient appelé s'il y avait du nouveau.

Contrairement à son usage, il avait pris deux passagers à bord, pour rendre service.

Il entra dans la cabine-toilette.

Il en ressortit un quart d'heure plus tard et passa un slip de lamé, par égards pour la pudeur de ses compagnons. Seul, il aimait à vivre nu le plus souvent possible. C'était sa détente, à lui, cette liberté de mouvements. Il se reposait ainsi des longues heures de scaphandre, rançon de séjours sur des planètes difficiles.

Il enfila une coursière en sifflotant et descendit les trois marches menant à la passerelle. Il ouvrit la porte.

Sous les grappes d'étoiles illuminant l'immense écran, il vit le torse de Martin affalé sur le tableau de bord, sa chevelure faisant une tache rousse sur le plastique vert d'eau du cadrage.

Max bondit en jurant, consulta un cadran et s'empessa d'abaisser une manette. La vibration des moteurs s'enrichit d'une note tenue tandis que des déclics jouaient de mystérieuses castagnettes dans les appareils.

Max secoua l'épaule de Martin. Le rouquin ouvrit un oeil

— Hein, quoi ?

— Imbécile ! gronda Max. Si vous aviez sommeil, il fallait m'appeler ou prendre une pilule. Nous allions droit sur un bolide. Etes-vous complètement fou, bougre d'idiot ?

L'autre balbutia

— L'écarteur automatique...

— Il ne fonctionne pas pour les masses de plus de dix mille tonnes. Je me suis déjà tué à vous le dire !

— Mais c'est très rare et...

— C'est peut-être très rare, mais nous allions bel et bien en heurter une. Et puis vous m'énerviez, mon vieux. Il ne vous suffit pas d'avoir tort, il faut encore que vous discutiez. Vous n'êtes pas là pour juger si les masses de dix mille tonnes sont rares ou non. Du moment que je place quelqu'un au tableau, c'est qu'il y a une raison.

— Que se passe-t-il ? dit une voix douce où perçait l'anxiété.

Les deux hommes se tournèrent vers Belle, qui s'encadrait à l'entrée de la coursière. Elle méritait bien son nom. Sa souple tunique modelait une silhouette adorable. Ses cheveux blonds flottaient librement sur ses épaules rondes et bronzées, cernaient un visage au pur dessin, aux

lèvres gâlbées, aux yeux immenses dont l'étonnement accentuait encore la couleur verte.

— Il se passe, bougonna Max en revenant aux cadrans, que votre imbécile de mari a failli nous pulvériser. Il s'est endormi aux commandes.

— C'est vrai, Martin ? Tu devrais pourtant...

— Tais-toi, Belle ! cria le rouquin.

Il était d'autant plus en colère qu'il se sentait humilié devant sa femme. Il tourna cette colère contre elle et s'approcha en levant la main.

— Hé là ! prévint Max, je n'aime pas ces brutalités. C'est moi qui commande, ici. Martin, je vous prie de vous rasseoir.

— C'est vous qui commandez ! hurla le rouquin en voltant sur lui-même. Espèce de grand prétentieux qui... qui se balade en slip pour faire des effets de muscles ! C'est vous qui commandez, espèce de pirate à tête bleue. On sait ce que vous êtes, allez, un sale contrebandier prétentieux qui...

— Martin ! reprocha Belle.

— Toi, tais-toi ! Je sais ce que j'ai à lui dire, à ce gangster qui nous a extorqué une somme folle pour nous prendre à bord.

Petit coq au visage déformé par la rage, Martin marchait sur Max. Pâle, les lèvres serrées, celui-ci restait impassible. Une flamme ironique brillait dans son regard.

Martin fut tout près de son adversaire, il leva le poing, mais ce poing n'atteignit jamais son but. Il fut ramené dans le dos de son propriétaire en deux gestes rapides du mulâtre.

Le rouquin poussa un gémissement. Il était immobilisé par une poigne de fer, coincé contre le tableau de bord. Il haleta :

— Lâchez-moi.

— Pas avant de vous avoir dit ceci, déclara Max. *Primo*, je me promène en slip parce que ça me plaît. Et le type qui m'empêchera de m'habiller à ma guise n'est pas encore né. *Secundo*, la somme « astronomique » que vous m'avez donnée couvre à peine la moitié des frais dus au poids supplémentaire de vos bagages.

Je n'avais pas l'intention de vous l'avouer, mais vous m'avez assez irrité pour me faire changer d'avis. Je voulais même ne rien vous demander du tout, mais j'ai craint de vous vexer. Vous aviez l'air si sûr du pouvoir de votre argent.

Il singea le rouquin

— « Je peux payer, mon vieux. Allons, dites votre prix ! » Vous lanciez ça d'un air suffisant qui donnait envie de vous rire au nez. Je me moquais pas mal de votre argent, imbécile. Je vous ai seulement pris à bord par pitié, si vous voulez tout savoir. Et j'en suis bien mal récompensé.

Il envoya Martin trébucher à quelques mètres. Celui-ci massa son bras tordu en faisant la grimace. Il paraissait avoir perdu toute agressivité. Il eut un mauvais regard pour Max, bouscula sa femme au passage et s'éclipsa en claquant la porte.

Max haussa légèrement les épaules et regarda Belle. Celle-ci avait les larmes aux yeux. Max lui tourna le dos et s'assit aux commandes. Au bout d'un temps de silence pénible, il dit d'une voix sourde

— Je suis désolé, Belle.

Sans répondre, elle s'approcha lentement de lui, resta immobile dans son dos. Puis elle demanda :

— Est-ce vrai ?

Il prit un air étonné.

— Quoi donc ?

Belle regardait sans le voir l'écran constellé. Les astres illuminaient tragiquement son visage aux yeux immenses. Elle précisa :

— Que vous nous ayez pris un tarif ridicule ?

Il ne répondit pas directement.

— Votre mari s'imagine que je l'ai volé, que j'ai profité de votre situation pour vous faire cracher. Du chantage, quoi ! Il ne se rend pas compte qu'un astronef dépense une énergie fantastique par kilo supplémentaire. Il a d'ailleurs triché sur le poids des bagages et j'ai fait semblant de l'ignorer.

— Alors, c'est vrai ? Nous vous devons...

Le grand Max eut un rire cynique

— Non ! La colère est mauvaise conseillère. Elle m'a fait exagérer. Je ne vous ai pas volés, mais je n'y perds pas non plus. J'ai simplement calculé au plus juste.

Il rit encore, l'air un peu gêné. Il regarda Belle.

— Croyez-vous que ce soit mon genre, d'y perdre ?

Elle hocha doucement la tête, ses cheveux blonds caressèrent ses épaules :

— J'ai l'impression que vous voulez vous montrer plus mauvais que vous n'êtes. Je ne sais que penser.

— Alors, n'y pensez plus !

Belle eut un geste pour poser la main sur l'épaule de Max. Une timidité la retint au dernier moment.

— Je voulais que vous sachiez, dit-elle.

— Quoi donc ? fit Max en relevant la manette qu'il avait abaissée quelques minutes plus tôt.

— Martin n'est pas méchant. Il est plutôt faible. Il le sent. Il se sait inférieur et cache cette tare sous de l'agressivité.

Un éclair de gaieté passa dans les yeux de Max.

— Je sais, dit-il. C'est pourquoi je ne lui en veux pas. Vous avez raison de défendre votre mari... Vous l'aimez ?

Elle hésita, mais sa voix fut ferme pour répondre :

— Oui.

Elle ajouta

— C'est bizarre. Quand j'étais plus jeune, je rêvais à des amours plus glorieuses. Mais... Martin m'a inspiré une espèce d'attachement... Comment vous expliquer ? J'ai eu envie de le protéger. Est-ce que vous comprenez ?

— Je sais que l'amour est multiforme, dit Max.

Il désira changer de conversation et pointa son doigt vers l'écran.

— Un beau spectacle en perspective. Avez-vous déjà vu la désintégration d'une masse de quinze mille tonnes ?

— Dans l'espace, non.

— Attendez encore... (il consulta un cadran) ... sept minutes.

Ils se turent. Pour donner plus de relief au panorama, Max éteignit les lumières. Seules clignotaient quelques minuscules ampoules sur le tableau. Au-dessus, l'énorme écran circulaire montrait l'espace noir, splendide, insondable, comme un gigantesque aquarium portant en suspension des bulles de couleurs rouges, bleues, jaunes, argent. Des bulles qui étaient des soleils et des mondes.

C'étaient Véga, la belle, et Cappa de la Lyre. C'était Béta l'étrange, avec sa nébuleuse et ses mondes déserts. Les deux Deltas, Mu l'isolée, Epsilon 1 et 2. Plus loin, tout au fond, brillaient les lourds amas du Dragon et les fastes de l'Ourse. Et si proches qu'on aurait cru pouvoir les prendre à la main, les rondes bariolées gravitant autour de Lambda, qu'on appelait aussi la Sauvage.

Soudain naquit au milieu de l'écran un nouveau soleil. Belle ne le remarqua pas tout de suite, mais le grand Max lui fit signe.

Le point lumineux grandit à vue d'œil se dissocia en gerbes éclatantes, envahit tout l'écran d'une rougeoyante fournaise où volaient des paillettes. Et la clarté devint si forte, si douloureuse aux yeux que Max coupa le contact. Le grand cercle de plastique vira au gris opaque. Il n'était plus qu'un mur aveugle aux reflets argentés.

— Et voilà ! dit Max en rallumant la lumière principale. Nous l'avons liquidé.

Belle murmura :

— Et nous allons passer au milieu de... de cet enfer.

— Eh oui ! fit Max avec bonne humeur. Dans deux heures, à peu près. Tranquillisez-vous; cet enfer, comme vous dites, ne sera plus dangereux. Quand nous avons...

Il se tut, les traits figés, les yeux fixés sur une petite lampe bleue au bord droit du tableau. Belle eut très peur.

— Qu'y a-t-il, Max ?

Sans un mot, le mulâtre se pencha pour presser un bouton. Puis il attendit, tendu.

— La lampe bleue, dit-il entre ses dents. Quelqu'un demande de l'aide.

Une onde sonore retentit dans la pièce « Ilouïlouïlou... ». Une onde qui changea soudain d'amplitude, s'amenuisa, fit place à une voix humaine :

« Allô, Max ? Allô, Max !... Ils nous ont eus par surprise. Ma femme est morte. J'ai réussi à filer par le souterrain avec le petit. Nous sommes dans l'appareil et nous filons vers le nord. Par la vallée noire, nous avons une chance. J'essaye de gagner le pays Song avant la nuit. En cas de danger plus immédiat, je te rappelle. »

L'onde revint, lancinante. Max tripota quelques contacts pour accélérer la vitesse d'émission. Il consulta son bracelet et fronça les sourcils. Son visage était gris d'angoisse. La lampe bleue clignota plusieurs fois. Max repoussa une tirette. La voix mystérieuse parla de nouveau, elle paraissait très lasse :

« Écoute bien, Max. Tu n'es pas là, alors j'enregistre... Ils arrivent... L'appareil a capoté à mi-chemin. Je n'en peux plus, je vais crever... c'est une question d'heures. Je laisse tomber... peux plus... avancer... trop fatigué... je... je laisse filer le petit... »

Peu à peu, les traits de Max se creusaient à l'écoute de cette voix désespérée. En fond sonore, il entendait un sourd bourdonnement. Et il en connaissait la signification.

— Les frelons, murmura-t-il.

Les frelons de Perdide ces insectes-monstres dont le vol nuptial couvrait tous les ans la planète d'un nuage dévastateur. C'est alors qu'il fallait s'enfermer chez soi pendant six mois.

Max écouta jusqu'au bout, entendit les pleurs du petit garçon, les crépitements de l'incendie, les derniers mots du bambin avant son sommeil, puis l'onde dansante et lascive...

Max actionna une autre tirette pour passer en direct. Il parla doucement dans un micro...

— Petit, souffla-t-il, tu es là ?... M'entends-tu, petit Claude ?

On entendit un soupir puis, au bout de quelques secondes, une petite voix maladroite :

— Laisse-moi... dormir. Où est-il, mon Papa ?... Elles sont bien belles, les lum...

Dans un second soupir, la voix s'éteignit.

Max leva, un front soucieux; il consulta encore son bracelet et parla pour lui-même.

— Il dort... Il fait nuit là-bas, maintenant... Son père m'a appelé il y a sept heures. Et je ronflais comme un porc !

Il eut un rire sans joie.

— D'un côté, la fuite angoissée d'un malheureux. De l'autre, le sommeil d'un porc ! Et maintenant, ce gosse ! Ce petit gosse tout seul

sur une grande planète !

Belle lui posa la main sur l'épaule.

— Expliquez-moi, Max. Qui est-ce ?

— Le fils d'un ami, dit le mulâtre. Il doit avoir... (Il réfléchit un instant) quatre ans. Et il est seul. Un tout petit orphelin perdu dans l'univers. Je le sauverai, par les astres ! Ou bien le *Grand Max*...

Il n'acheva pas sa pensée et regarda Belle.

— Vous feriez mieux d'aller vous coucher, ma chère. Avertissez Martin que nous changeons de cap. Et sanglez-vous serré, très serré. Nous allons en voir de dures. Je vous expliquerai plus tard.

Il eut un sourire d'excuse et se pencha sur des tableaux effroyablement compliqués. De temps en temps, il vérifiait quelque chose aux cadrans de son bracelet, tandis que son autre main traçait des courbes en arabesques sur un papier quadrillé.

Belle se retira en silence, légère comme un elfe.

*

* *

Au bout de quelques heures, Max passa la main sur son front mouillé de sueur. Il jeta ses compas dans un tiroir et s'étira en arrière sur son siège, en faisant craquer les muscles de ses longs bras. Devant l'écran rallumé, sa silhouette rappela celle d'un prêtre Vôd adorant l'Espace.

Ses cheveux ressemblaient à un feu bleuâtre.

Il se leva, bloqua des commandes ici et là, serra des curseurs sur une carte mobile. L'œil rivé sur l'aiguille qui progressait à petits pas autour d'un cadran, il attendit. Quand l'aiguille toucha un point rouge, il poussa un contact.

Des éclairs mauves dansèrent un peu partout, encagés comme de lumineux écureuils derrière les grilles de protection.

Max sortit. Il sauta les trois marches et enfila, la cursive. Il frappa un coup bref à la porte d'une cabine et entra aussitôt.

— Vous êtes prêts ? dit-il.

Allongée sur sa couchette, Belle ressemblait à une momie dans ses bandelettes. Max s'approcha et tira sur les sangles.

— Pas assez serré, jugea-t-il en s'arc-boutant sur les liens solides.

Belle eut un gémissement.

— Désolé, dit le mulâtre. Je sais que ça coupe un peu la circulation, mais il le faut.

Il se tourna vers Martin, qui gisait dans son alcôve personnelle. Il lui appliqua le même traitement. Martin supporta la chose sans une

plainte.

— Dans dix minutes, annonça Max, l'appareil va danser la gigue et ruer dans les étoiles.

Martin sortit de son mutisme

— Je suppose qu'il est inutile d'essayer de vous faire changer d'idée.

— Inutile, en effet. Pourquoi ?

Le rouquin ricana

— Vous n'avez pas de parole. Vous aviez promis de nous mener à Sidoine.

— Je n'ai rien promis du tout, protesta le mulâtre. J'allais à Sidoine, en effet, quand vous m'avez supplié de vous prendre à bord pour n'importe où. Cette destination a paru vous satisfaire autant qu'une autre. Vous aviez surtout envie de fuir votre patrie. Les sbires de l'Etat Réformé ne sont pas tendres pour les fils des Princes-Banquiers. J'ai eu pitié de vous...

— Et surtout envie de mon argent ! Et peut-on savoir où nous allons ?

Max ne releva pas l'insolence. Il haussa, une épaule.

— Sur Perdide.

— Connais pas !

— Un monde isolé aux confins de Gamma : Gamma douze, si vous préférez. Là, vivait un de mes amis. Il est mort et son fils va errer dans les collines. Tant que l'enfant restera dans la forêt, les frelons ne l'attaqueront pas. Les arbres dégagent un gaz qui les tient à distance. Mais... cette situation pose un tas de problèmes. Il faut que je sauve cet enfant.

— Voyez-moi ce grand cœur ! ironisa Martin.

— Martin, je t'en prie ! dit Belle.

Max les regarda tour à tour d'un oeil vide.

— Cramponnez-vous, conseilla-t-il avec calme.

Il sortit de la cabine, vérifia le magnétisme de toutes les portes et alla se sangler.

CHAPITRE III

Dans son sommeil, l'enfant s'était recroquevillé sur lui-même. Le micro frôlait son bras gauche.

Au-dessus, les fruits lumineux perdaient leur éclat. Un jour rose folâtrait entre les branches de la forêt, caressait les feuillages, se divisait jusqu'au sol en rayons inégaux. Un gros insecte au vol musical dansait dans la lumière, butinait de-ci de-là. Il se posa sur le front de l'enfant.

— Petit Claude ! soufflait le micro. Tu es là, petit Claude ?

L'enfant eut un geste ensommeillé pour chasser l'insecte. Il ouvrit les yeux. Son regard effleura l'objet.

— Tu es toujours là, petit Claude ?

L'enfant bâilla, découvrant ses petites dents blanches. Il se dressa sur un coude.

— Qu'est-ce que tu dis ? questionna-t-il.

— Dieu soit loué, dit l'objet.

Puis, d'une voix plus douce :

— As-tu bien dormi, Claudie ?

— Oui, et toi ? Comment t'appelles-tu ?

L'objet s'enroua un peu, eut un petit rire.

— Je m'appelle Max.

L'enfant cligna des yeux d'un air malin. Il chantonna :

— Ce n'est pas vrai, pas vrai, pas vrai !... Max, c'est un monsieur très grand avec des cheveux tout bleus. C'est Papa qui me l'a dit. Et toi, tu es tout petit et tu n'as pas de cheveux; tu vois bien.

Taquin, il jeta une poignée de sable sur l'objet.

— C'est moi qui... Écoute bien, petit. Je suis très loin de toi et...

— Tu n'es pas loin, coupa, l'enfant. Je peux te toucher. Cours un peu pour voir si je t'attrape... Pourquoi tu n'as pas de jambes ? Tu n'es pas un monsieur, tu es quoi ?

Le micro changea de voix et dit d'un ton très doux, mais précipité :

— Voyons, Max, il ne comprend pas. Vous devriez...

Puis, plus grave

— Je sais, Belle. C'est difficile... Écoute Claudie

— Quoi ? fit l'enfant. Qu'est-ce que tu dis ? Pourquoi tu fais la voix de Maman ?

Il y eut un petit silence triste.

— Comment tu t'appelles ? répéta l'enfant.

— Hum..., je suis... un micro.

— Tu t'appelles Micro ?

— Je... Oui, c'est ça. C'est mon nom.

— Et tu n'as pas de jambes. Tu as seulement une tête toute petite avec beaucoup de petits yeux.

— Ce ne sont pas des yeux, Claudi, mais des oreilles... et des bouches. Je n'ai pas d'yeux, je suis aveugle.

L'enfant s'étonna.

— Tu ne me vois pas ?

— Je ne vois rien, dit l'objet. Mais je puis entendre et parler, c'est tout. Et je suis très savant.

— Très quoi ?

— Savant. Ça veut dire que je sais beaucoup de choses. Il faut toujours m'écouter, comme tu écoutais ton Papa.

L'enfant eut une petite moue chagrine. Ses paupières se plissèrent.

— Où est-il, mon Papa ?

— Il... il reviendra un peu plus tard, peut-être, si tu m'obéis bien.

— Je veux qu'il revienne tout de...

— Ecoute-moi, Claudi, coupa l'objet d'une voix pressante.

Comment est-ce autour de toi ? Est-ce qu'il y a des arbres !

— Oui, des arbres avec des lumières. Mais les lumières sont éteintes... Pas toutes !

— C'est bien ce que je pensais, fit l'objet d'une voix un peu plus sourde. Il est dans les collines qui bordent le pays Song. C'est le seul endroit de Perdide où il y ait des arbres à fruits-lampions.

L'enfant ne se méprit pas au changement de ton. Il demanda :

— A qui tu parles ?

Puis, sans transition, tenaillé par une nécessité péremptoire :

— J'ai faim !

Le micro émit un grognement contrarié :

—... devait arriver, perçut Claudi. Écoute, petit. Est-ce qu'il y a autour de toi des fruits qui brillent encore ?

— Oui, mais j'ai faim !

— Bien sûr, bien sûr, mon bonhomme, ça va venir. Tu peux manger les fruits rouges. Pas les jaunes, surtout !

— J'aime mieux les jaunes.

— Non, hé là ! Que fais-tu, petit malheureux ?

L'enfant se haussait sur la pointe des pieds. Une branche alourdie de fruits se courbait jusqu'à lui. Ses petits doigts frôlèrent un fruit jaune en forme de citrouille.

— Je cueille un jaune, avoua Claude.

— Arrête ! HAAA !

Le micro avait lancé un cri terrible, volontairement assourdissant. L'enfant eut un sursaut de frayeur, courut de quelques pas à l'écart et se mit à pleurer.

— Tu m'as fait... peur, hoqueta le bambin.

— C'est bien fait ! dit le micro. Tu m'avais désobéi. Cueille vite un

fruit rouge avant qu'il ne s'éteigne.

— Pour... pourquoi ?

— Si les fruits s'éteignent, tu ne pourras pas les reconnaître, petite bête, ils auront tous la même couleur.

Pressé par la faim, l'enfant cueillit un autre fruit, trébucha sous son poids, le laissa rouler à terre. Il s'assit dans l'herbe et mordit à belles dents dans l'écorce.

*

* *

Max couvrait l'émetteur d'un regard soucieux. Il cria soudain :

— Hé là ! Connais-tu la couleur rouge, Claudi ? Qu'est-ce qui est rouge ?

— Le fruit que je mange, dit une petite voix dans l'appareil.

— Mais encore ? demanda fiévreusement Max. Dis-moi des choses qui sont rouges ?

— Le... le sang !

Max se laissa basculer en arrière sur son siège. Il s'épongea le front.

— Ouf ! soupira-t-il. Je ne sais pas si je pourrai tenir trois mois à ce rythme. Le moindre geste de ce gamin me donne des sueurs froides.

Il regarda Belle.

— Voulez-vous essayer de me remplacer un peu ? pria-t-il. Empêchez-le seulement de manger des fruits jaunes. Pour l'instant, rien d'autre à craindre.

Belle acquiesça d'un signe de tête et prit sa place. Max s'approcha de Martin, qui boudait dans un coin. Celui-ci paraissait ruminer quelque chose. Il leva vers le grand mulâtre un regard sournois et lança

— Que disiez-vous tout à l'heure ? Vous parliez de tenir trois mois ?

— Et peut-être davantage, avoua Max en s'asseyant près de lui.

Martin plissa le front.

— J'ignore pourquoi, dit-il, mais vous cherchez encore à me tromper, Max. J'ai consulté les cartes tout à l'heure, et sans être...

— Taisez-vous donc, mon vieux, coupa Max avec lassitude. Vous avez la maladie de la persécution. Et vous en connaissez à peine plus sur la navigation que... que le petit Claudi ! On ne peut pas foncer directement sur Perdide. La ligne droite n'est pas le plus court chemin d'un point à un autre, dans l'espace. Il faut d'abord que je rattrape l'orbite de Sidoine.

— Vous pourriez nous y déposer.

— Non ! J'ai dit l'orbite, je n'ai pas dit Sidoine elle-même. Elle se trouvera en périhélie, c'est-à-dire à l'autre bout de la ligne des absides.

Si je voulais atteindre Sidoine, je prendrais l'orbite de Lambda 3. Il faut tout vous expliquer.

Martin parut s'adoucir, il eut un sourire enjôleur et posa la main sur le bras du mulâtre qui s'était assis près de lui.

— Écoutez, dit-il. Vous ne réussirez pas. Ce que vous essayez de faire est très noble, mais ça ne marchera pas. Ce gosse sera fichu avant trois mois. Vous feriez mieux de...

— Vous êtes un beau petit salaud, coupa Max d'une voix douce.

Il se leva et revint à Belle. Celle-ci avait l'air mi-amusé, mi-surpris.

— Que se passe-t-il ? demanda Max.

— Il demande à... soulager sa petite vessie.

Ils éclatèrent de rire ensemble.

— S'il n'y avait que ces problèmes ! s'exclama le mulâtre.

Il se pencha sur l'émetteur

— Débrouille-toi un peu tout seul, mon garçon. Tu dois savoir comment t'y prendre, non ?

CHAPITRE IV

Ricochant à la limite des mondes de Lambda, l'engin fila sur son erre...

Détaché de tout système, il parut ralentir pendant trois jours, lâché dans l'infini.

Mais son voyage était impeccablement minuté, d'où cette allure indolente, semblait-il, mais d'une élégance efficace, et qui était la marque d'un style.

Comme par hasard, il se laissa basculer au passage dans le champ de Devil-Ball, planète insignifiante qui n'était pas portée sur toutes les cartes.

Il fit trois fois le tour de Devil-Ball et atterrit une heure après avoir amorcé la descente.

*

* *

— Attention au choc, prévint Max en invitant ses hôtes à sortir de l'astronef.

Martin eut un recul instinctif.

— Que voulez-vous dire ?

— N'ayez pas peur; je parle d'un choc esthétique. Devil-Ball est un des mondes les plus beaux que je connaisse.

Il les poussa doucement dans la cabine du petit ascenseur, qui glissa sans heurt le long de la coque.

Paraphrasant en pensée la déclaration du mulâtre, Belle songeait : « Max est l'un des hommes les plus beaux que j'aie jamais rencontrés. »

C'était aussi le seul bel homme qu'elle n'ait point trouvé fat. Toutes ses attitudes, tous ses mots et jusqu'à ses moindres gestes avaient de la race. Et, chose rare, il était impossible d'y trouver le moindre cabotinage. Cette habitude de se promener à moitié nu, par exemple, eût été insupportable, chez un autre. Mais Max portait sa beauté avec négligence, comme un animal indifférent à la couleur de son pelage.

Pour descendre à terre, il s'était habillé d'un simple survêtement à col roulé, plus ou moins râpé aux coudes et aux genoux. Sous cette défroque ordinaire, il avait pourtant l'air d'un prince en vacances. Une épaule appuyée contre la porte, une main sur la hanche, il offrait une

attitude détendue. Mais sous les plis de l'étoffe lâche, on devinait la puissance.

Quand la cabine toucha le sol, Max ouvrit grande la porte et dit :

— La pesanteur est faible, mais pas au point d'exiger des semelles spéciales. Marchez tout de même prudemment.

Un peu engourdis par leur long séjour en vase clos, ils firent leurs premiers pas comme dans un rêve. Ils s'arrêtèrent à quelques mètres. Ils étaient sur une terrasse naturelle, à mi-hauteur d'un cirque grandiose, peut-être un ancien cratère.

— Voilà, dit simplement Max.

Voilà : c'était cela, Devil-Ball. Une terre étrange, hérissée de montagnes noires et luisantes sur un ciel d'émeraude, parsemée de lacs qui s'étageaient régulièrement comme des rizières, miroirs brisés aux flancs des hauteurs. Et les cent geysers qui soufflaient leurs gerbes multicolores sur la ligne d'horizon !

Certains grondaient comme des orgues, et d'autres sanglotaient avec une tragique, noblesse.

Puis retombaient les panaches, s'effilochant en vapeurs moirées avant d'arriver au sol, tandis que d'autres encore semblaient s'adonner à un jeu compliqué en échangeant des arcs-en-ciel.

Et puis les plantes à larges feuilles au bord des fontaines. Les dégoulinades de grappes pourpres penchées sur les eaux calmes. La danse des pétales tombés dans les vasques de porphyre. Et la chevelure d'azur et d'argent des chutes, divisées au passage par le grossier peigne des rocs, comme des tresses lourdes sur l'épaule des monts. C'était cela, Devil-Ball.

C'était aussi la tiédeur de l'air et son odeur de fleur écrasée. C'était aussi, sous la semelle, la vibration du sol vivant, pouls romantique et passionné de la planète.

C'était aussi la peur. Oui, Devil-Ball faisait peur. Elle était trop belle.

*

* *

Martin était pâle comme la mort. Des larmes ruisselaient sur les joues de Belle. Max les effleura d'un regard discret.

— Je sais, dit-il avec lenteur, comme dans un temple. La première fois, elle fait toujours cet effet-là. Mais on apprend aussi à la haïr... comme une femme inaccessible.

Il secoua les épaules, tourna les yeux vers l'appareil qui pointait sa triple antenne sur le ciel vert.

Très haut, de petits nuages roses bordés d'or couraient mollement vers le sud. Sourcils froncés, Max guettait quelque chose. Son visage s'éclaira quand il vit un point noir passer les crêtes.

— Voilà Silbad ! annonça-t-il.

Un sifflement hululait en échos bizarres, par intermittences. Le point noir grossit, devint une boule oblongue : un vieux modèle d'appareil sidoinien qui déplia cocassement ses trois pattes métalliques pour se poser aux côtés de l'astronef.

Un drôle d'être en sortit. Un petit homme qui clopinait sur des jambes en cerceau et agitait les bras dans tous les sens en signe de bienvenue.

Il prit Max à bras-le-corps et le regarda sous le nez, levant vers lui sa face ridée à l'extrême et mangée par la barbe. Ses yeux bleus pétillaient d'amitié sous la broussaille de ses sourcils.

— Matelot ! criait-il d'une voix enrouée, oh ! matelot, tu es venu !

Avec un grand rire, Max se pencha pour l'embrasser sur les deux joues.

— Vieux Silbad, dit Max, je t'avais laissé avec des cheveux gris.

— Et tu me retrouves avec des cheveux blancs, pas vrai ? Ça vieillit, de rester toujours dans le même coin.

— Tu n'as pas changé.

Le vieux eut l'air gêné, il tripota la curieuse coiffure à visière qu'il portait vissée sur le crâne. C'était une vieille casquette de navigateur.

— Oh ! Fit-il, oh !... les années passent vite.

Il jeta les yeux sur le couple resté à quelque distance. Il détailla Belle sans pudeur.

— Tu sais les choisir ! brailla-t-il.

Max toussa fortement pour brouiller le dernier mot.

— Voici Silbad, dit-il en se tournant vers Belle. Je te présente Belle et son mari Martin Bôz, des Princes d'Atral.

— Ah ! bon ! dit le vieux en portant deux doigts à sa tempe. Salut, matelots !

Les mains étendues, ils le saluèrent à la mode de leur planète d'origine.

— Tu m'avais reconnu ? sourit Max en désignant l'astronef.

— Tu penses ! Je t'ai vu passer entre le pic Sombre et le Diadème. Je me suis dit qu'il n'y avait que toi pour risquer un coup pareil. Et puis, j'ai encore de bons yeux, je sais reconnaître le *Grand Max*.

Il caressa le pied de l'astronef et plissa les paupières :

— C'est le même ?

— C'est son frère, dit Max. L'autre était un peu fatigué. Je me suis fait construire celui-là gratuitement par le Synode des Epsilon.

— Un cadeau ?

— Oui. Pour services exceptionnels.

Le vieux émit des sons bizarres, des cascades de grasseyements; il se tordait de rire. Et quand il put parler :

— Mais... mais ils n'ont jamais su que tu avais financé la contre-réforme ?

— Oh ! que si ! Mais il était trop tard. J'étais devenu un héros aux yeux du peuple, ils ne pouvaient plus faire machine arrière. Armés par moi, les esclaves libérés cernaient le Temple sous couleur de le protéger.

Le vieux rit encore. Il s'essuya les yeux et frappa plusieurs fois le bras de Max, en branlant la tête.

— Comédie, comédie, dit-il plusieurs fois, comédie ! Ces cochons-là m'ont toujours dégoûté.

Belle et Martin ne comprenaient rien à cette conversation. Ils sentaient seulement en Max une puissance aux activités multiples.

— Pourquoi es-tu venu ? demanda le vieux Silbad.

— Pour... (Max tira de sa poche une sphère ovoïde et percée de petits trous) pour ceci !

Il posa l'objet contre son oreille, écouta un instant et dit :

— Je pense qu'il dort toujours, je l'ai fait beaucoup marcher aujourd'hui.

— Un micro ? fit Silbad. Qu'est-ce que ?

— Emmène-nous chez toi, culpa Max. Je t'expliquerai.

CHAPITRE V

Silbad habitait la Tour du Prince.

Ancienne et coûteuse fantaisie d'un exilé romantique de Sidoine, la Tour dressait sa silhouette au bout d'un promontoire, comme un phare inutile au-dessus des cirques et des gorges.

Sautant de l'appareil, Silbad fit un large geste d'hospitalité. A sa main brillait une énorme émeraude. Il guida ses hôtes entre les colonnades de l'entrée. Ça et là, les dalles d'or du hall s'étaient disjointes sous la poussée des plantes vertes. Au centre, la vasque où bouillonnait une eau loin captée semblait une coupe entre des doigts ivres; son trop-plein coulait de côté, serpentait en oblique et se perdait sous une plinthe de marbre.

Les voyageurs furent accueillis par les cris des perruches nichant en liberté sous les chapiteaux.

Silbad les entraîna plus loin. A sa suite, ils grimpèrent cinq marches et débouchèrent sur la terrasse couverte où il avait élu domicile. Là étaient sa couche, sa table et son vieux poêle, dont il usait à loisir sans souci de la pile « qui durera bien autant que moi », disait-il.

Il traita ses hôtes selon ses moyens à la fois simples et magnifiques, nappa la table de bois d'une pourpre mordorée, vieux rideau qu'il avait soustrait aux baies du premier étage, mais qui portait encore, entrelacées, les initiales d'un Varlet d'Empire, avec le semis d'étoiles, le frâm et la licorne.

Il disposa d'une vaisselle splendide et dépareillée, posant un rince-doigts là où il manquait un verre, mangeant lui-même dans un cul d'amphore en guise d'assiette, mais découpant les viandes avec un poignard de cour à manche d'ivoire.

Il leur servit des perruches rôties saupoudrées de pollen, et de gros fruits au parfum lourd. Il versa l'eau fraîche d'un brûle-parfum où infusaient des graines de cosk.

Sous les arcades de la terrasse, on voyait foncer le vert du ciel, peuplé de la danse rougeoyante des geysers. Silbad fixa une torche odorante dans l'anneau de métal enserrant une colonne.

La nuit ne tombe jamais tout à fait sur cette partie de Devil-Ball, expliqua le vieux. Ce n'est qu'un crépuscule d'une dizaine d'heures avant la renaissance du jour.

Max posa le micro sur la table. Craignant que le bruit des voix n'éveillât l'enfant, il le régla en simple récepteur.

— Connais-tu Claude ? demanda-t-il.

— Non, mais j'en ai entendu parler, dit Silbad. C'est ce type qui s'est installé sur Perdide avec sa femme. Un chic garçon ! paraît-il. Perdide est aussi un coin très isolé, mais agréable et sans gros inconvénients. A part les frelons, ces saletés qui sortent tous les ans. Il faut alors se boucler chez soi pendant six mois.

Il jeta un regard perplexe sur le micro, cracha une graine de cosk par-dessus la rampe, avant de se tourner vers Belle.

— Déjà entendu parler des frelons de Perdide, ma petite dame ?

(Il avait l'habitude d'appeler tous les hommes : matelot, et les femmes : ma jolie. Pour Belle, il marquait plus d'égards.)

— Max nous en a parlé, dit Belle de sa voix musicale.

Le vieux retira sa casquette, découvrant un crâne métallique.

— Voilà, dit-il en cognant de son doigt bagué sur la plaque sonore de son crâne. Les frelons m'ont fait ça, il y a des années. Sans la chance, ils m'auraient dégusté la cervelle comme un oeuf à la coque. Curieux, le faible qu'ils ont pour la cervelle et la moelle des os ! Je ne sais pas si ça les rend intelligents, mais ils s'y connaissent pour cerner un bonhomme isolé. Ils sont grands comme la main et il y en a des milliers qui vous tombent dessus. Ils ont des dards en vrilles qui vous percent l'occiput comme un vieux bout de carton. Ils flairent l'homme à une lieue.

Il remit sa casquette à visière toute de travers. L'infusion de graines paraissait lui avoir donné dans la tête. Sans lui faire perdre ses facultés, elle le rendait plus loquace.

— Claude a eu un fils, dit Max. Il l'a appelé comme lui.

— Alors, il est complètement fichu pour l'espace, jugea le vieux. Une femme est déjà encombrante, mais avec un rejeton, adieu les beaux voyages !

— Il est fichu pour tout, déclara Max. Sa femme et lui sont morts. Et le gosse se promène tout seul sur Perdide.

Le vieux se raidit.

— Morts comment ? souffla-t-il.

— Frelons !

Après un silence, Silbad se racla la gorge :

— Et le petit Claude ?

— Avant de mourir son père l'a envoyé dans les collines du pays Song.

Le vieux plissa les paupières. Ses yeux s'encagèrent dans la broussaille de ses sourcils. Il dit lentement :

— Je vois... Raconte !

Max reprit toute l'histoire. Il ignorait la façon dont les choses avaient commencé. Le premier appel de Claude ne donnait pas de détails. Sans doute trompé par une saison précoce, avait-il laissé sa maison ouverte pendant l'envol des essaims.

— Était-il très malade ? Dans sa hâte, il en avait à peine parlé ; mais Max et Silbad connaissaient bien les fièvres de Perdide. Et l'ultime défaillance du mort laissait soupçonner un accès.

En tout cas, les faits étaient là.

— Pourquoi ce micro ? demanda Silbad en désignant l'objet. C'est un nouveau modèle ?

— Le dernier cri de la technique d'Epsilon, dit Max. Je ne pense pas qu'ils aient progressé depuis, avec leurs guerres civiles. Ces micros sont sub-spaciens. Avec eux, le son va plus vite que la lumière. Les communications sont pratiquement instantanées à n'importe quelle distance.

Tu sais que j'avais rendu un grand service à Claude et que nous étions très liés. Il a tenu à m'en donner un. Il craignait pour moi les dangers de mon voyage aux mines de Lambda 7. « A la moindre difficulté, tu m'appelles », disait-il. J'ai accepté pour lui faire plaisir. Mais c'est lui qui a eu besoin d'aide.

Le vieux vida son verre d'un coup. Il demanda :

— J'ignore les ressources de ton *Grand Max*. Tu comptes atteindre Perdide en combien de mois ?

— En deux mois.

Le vieux siffla d'un air sceptique.

— Écoute, dit Max, je suis heureux de te revoir, mais j'ai stoppé sur Devil-Ball pour d'autres raisons. Elle sera en aphélie dans trois jours, c'est-à-dire en position idéale pour un envol vers Gamma 10. Là, j'attendrai une semaine le passage de la Comète Bleue. En serrant au plus près le champ de cette comète, j'atteindrai la vitesse voulue.

— Tu vas te brûler les ailes, papillon !

Max eut un rire confiant.

— Si je comprends bien, dit Silbad, il faudra quelqu'un au micro pendant deux mois. C'est un boulot pas commode. Vous ne serez pas de trop, toi et tes deux matelots. Surtout que ces matelots ne connaissent pas grand-chose à Perdide pas vrai ?

Il hésita :

— Je pars avec vous !

Max le prit par l'épaule.

— Je n'osais pas te le demander, dit-il d'une voix chaude.

*

* *

Martin dormait la tête sur la table. Belle s'était assise à la balustrade. Sa silhouette se découpait sur un ciel vert sombre.

En bas, les gorges noires enchâssaient une immense étendue d'eau plane qui reflétait ce ciel. Si bien qu'on avait la vertigineuse sensation d'être suspendu entre deux infinis.

Les geysers continuaient leur fête de lumière.

Silbad vint s'accouder près de Belle. Il contempla le paysage avec passion et cracha encore une graine. Puis il dit à mi-voix :

— Garce, garce ! Ma belle garce !

D'abord surprise, Belle tourna un regard vers Max. Celui-ci mit un doigt sur ses lèvres et la jeune femme comprit que le vieux s'adressait à Devil-Ball.

*

* *

Silbad ayant insisté pour monter la garde au micro, les voyageurs couchèrent dans une salle vide du premier étage. Bercés par le chant des fontaines et l'ombre dansante des feuilles de pandane, ils dormirent enroulés dans les brocards et les tapisseries tombées des linteaux.

CHAPITRE VI

Des bruits de voix et des éclats de rire éveillèrent Max. Un jour orange entrait à flots par les baies. Les disputes crissantes des perruches montaient du hall.

Laissant Belle et Martin qui dormaient encore, Max rejeta ses couvertures et descendit l'escalier en se passant négligemment sur la mâchoire la boule dépilatoire qu'il avait tirée de sa poche.

Il entra chez Silbad qui essayait des larmes de rire.

— Et celle-là, petit, glapissait-il, est-ce que tu la connais ?

— Laquelle ? disait la voix de Claudî.

Silbad fit un clin d'œil à Max

— La chanson de la comète !

— Chante-la-moi, matelot ? demanda Claudî.

— Ha, ha ! Ecoute bien, fiston

Il chanta d'une voix abominable, en rythmant du poing sur la table :

La comète a bu dans mon lampoir,

Ho, mat'lot, trois fixs par seconde !

Ho, mat'lot, la planète est ronde !

La comète a bu dans mon. lampoir

Et quand j'ai voulu boire,

Chant' matelot, dans' matelot,

Il y avait un...

Chant, matelot, dans' matelot,

Il avait un goût d'espa-a-a-ce noir !

Ils rirent ensemble, mais l'enfant protesta :

— Ça ne veut rien dire, ta chanson. Qu'est-ce que c'est un lampoir ?

— Tu veux tout savoir, moussaillon. Eh bien ! voilà : un lampoir, c'est un verre avec un tube de même métal. On suce par le tube sans en perdre une goutte, même la tête en bas.

— C'est bon ?

— Si c'est bon ! Tu veux dire que c'est un vrai régal. Mais je connais quelque chose de meilleur.

— Quoi donc ?

— Le fruit rouge que tu n'as pas fini de manger.

Le micro émit un gros soupir.

— J'en ai assez de tes fruits. Je ne les aime plus. Et puis, j'ai soif !

— Bois le jus qui est au milieu.

— Non, j'en ai assez. Je voudrais boire de l'eau.

Max eut une mimique désespérée, mais le vieux le rassura d'un geste.

— Tu veux boire de l'eau ordinaire ?

— Oui, pourquoi ?

— Parce que je connais une eau sensationnelle, moussaillon ! C'est presque aussi bon que de boire au lampoir.

— J'en veux.

Silbad cligna plusieurs fois les paupières avec satisfaction pour tranquilliser Max.

— Est-ce qu'il y a des lianes autour de toi ?... Des espèces de cordes à rubans pendues aux branches ?

— Où sont-elles ?

— Regarde bien, petit. Cherche un peu. Tu sais bien que moi, je ne vois pas clair.

— Oui, j'en vois là-bas.

— Va les chercher. Arrache-les.

On entendit un bruit de pas, puis un froissement de feuillages.

Max interrogea le vieux du regard.

— Je vais lui faire boire de la sève de ligolle, dit rapidement Silbad.

Tu ne connais pas ça ?

Max branla la tête.

— Je ne suis jamais resté longtemps sur Perdide.

— A qui tu parles ? dit la voix de Claudie.

— Je parle tout seul. As-tu cueilli des lianes ?

— Oui, mais je me suis griffé le doigt.

— Ce n'est pas grave, ça, petit, pas grave du tout. As-tu toujours soif ?

— Oui, mais il n'y a pas d'eau dans tes lianes.

Le vieux s'éclaircit la voix :

— Ecoute bien, fiston. Comment sont-elles ces lianes ? Est-ce que l'écorce est lisse et noire ?

— Oui, avec des feuilles de toutes les couleurs.

— C'est bien ça ! Mets un bout dans ta bouche et aspire fort.

On entendit d'énergiques suctions, puis un soupir.

— Il n'y a rien que de l'air.

— Aspire plus fort, petit. Vas-y. Fais comme, lorsque tu étais un bébé. Sais-tu encore téter ?

— Comme les petits chiens ?

— C'est ça.

Silbad coupa le micro en laissant le récepteur ouvert.

— Il faut que les membranes cellulodiques éclatent, dit-il à Max. Je veux faire d'une flèche deux coups. Je t'expliquerai tout à l'heure.

Le micro émettait d'avidés bruits de lèvres.

Silbad pressa le bouton.

— C'est bon, petit ?

— Oui, c'est très bon. C'est meilleur que l'eau, mais il ne vient plus rien.

— Casse la liane plus haut et recommence. Si tu veux aller plus vite, tu peux même mâcher le bois avec tes dents.

Il fit boire l'enfant pendant dix minutes, par petites quantités, tout en lui racontant des histoires. Les rires du petit garçon s'espacèrent. Il répondit aux plaisanteries d'une voix pâteuse. Il se tut.

*

* *

— Il dort, dit Silbad. La sève de ligolle contient. un alcaloïde sans danger. Je crois que nous avons intérêt à le faire dormir le plus possible pour l'empêcher de commettre des bêtises.

— Tu es sûr de ne pas l'intoxiquer ?

Silbad se racla la gorge.

— Hum ! Pas tellement ! Si je le saoule pendant deux mois, ça commencera d'affaiblir un peu sa santé. Mais il suffira d'une bonne cure pour réparer les dégâts. Et puis, même si la chose était trois fois plus nuisible, ça vaudrait la peine. Il faut surtout pas qu'il sorte des collines; les frelons n'en feraient qu'une bouchée.

Belle entra et salua les deux hommes. Silbad se montra cordial.

— Bien dormi, ma petite dame ?

— Merveilleusement. Que devient Claudî ?

— Silbad a été magnifique, dit Max. Il était fait pour être grand-père. Il s'en tire mieux que nous. Claudî l'adore et l'appelle Matelot.

Belle eut un rire léger. Elle trouvait le vieux très sympathique.

— Vous devez avoir besoin de vous reposer, dit-elle. Laissez-moi vous relayer pendant une heure ou deux.

Silbad protesta :

— Non pas. Je me sens très bien. Il faut vous dire qu'avec les années je ne dors pratiquement plus. Et ce gosse est épatant. Une chance qu'il soit intelligent. Tu es sûr de ne pas te tromper sur son âge, Max ?

— Quand on voyage, on perd un peu le fil de ces choses-là, dit le mulâtre. Mais j'ai vérifié. Claudî ne peut avoir plus de quatre ans.

— Tiens, voilà le matelot ! s'exclama le vieux en se tournant vers Martin qui paraissait en haut des marches. Mes enfants, si vous voulez

faire un brin d'agréable toilette, je vous conseille de suivre Max aux sources chaudes. A cette heure, l'eau est délicieuse. Vingt-sept degrés garantis ! Mais si vous attendez le milieu de la matinée, vous serez cuits comme des écrevisses. Tu devrais leur montrer ça, Max.

— A tout à l'heure ! dit le mulâtre en entraînant le couple dans la volière du hall.

— Ça vaut le coup d'œil, vous verrez ! cria Silbad.

*

* *

Ils enfilèrent un sentier poudré d'ocre et passèrent au milieu des larges feuilles de pandane qui couvraient toute la face sud du promontoire. Le sentier serpentait en pente douce entre les rocs luisants de rosée, noirs et polis comme du verre, avec çà et là des éraflures et des points éclatés qui laissaient voir leur cœur brillant de mica.

Max avait jeté son survêtement sur les marches du hall et mouvait avec aisance son anatomie bronzée dans le soleil. Il avait invité ses compagnons à en faire autant. Belle ne portait plus qu'une tunique très courte serrée à la taille et retenue par une agrafe d'épaule. Ses longues jambes galbées imprimaient à ses hanches un balancement discret qui ressemblait à une danse.

Quant à Martin, bien que paraissant souffrir de la chaleur, il se refusait à quitter sa chemise à manches larges et sa culotte collante. Peut-être par crainte d'une comparaison trop avantageuse pour le physique de Max. Il paraissait d'humeur maussade.

Le sentier les mena dans une grotte, plutôt un passage qui perçait la montagne et s'ouvrait sur l'autre versant.

Et là ils furent au bord d'une vasque tiède, bénitier naturel surplombant les vallées. Une eau pétillante montait du fond de cette piscine, par intermittents hoquets. Des plantes étranges et belles y trempaient leurs aristoloches. Des perruches bleues et jaunes buvaient sur les bords.

Au loin, un geyser isolé déployait toutes les cinq minutes un éventail d'argent sur l'horizon.

Max et Belle plongèrent l'un après l'autre. Le mulâtre fit le tour de la vasque à grande allure et Belle s'étonna qu'il n'eût point quitté son précieux bracelet.

Après avoir nagé dans les deux sens, la jeune femme s'arrêta sous

les fleurs et leva les bras. Elle se fit une coiffure de corolles et rit quand une perruche se posa un instant sur ses cheveux mouillés. Son buste sortait de l'eau comme celui d'une sirène. L'humidité de la légère étoffe révélait ses charmes.

Assis sur le bord, Martin, pantalon retroussé, fouettait négligemment du pied la surface liquide en faisant la moue. Soudain résolu, il se déshabilla très vite et plongea comme s'il avait honte de son corps. Sur son torse maigre, Max eut le temps de voir le tatouage en étoile des nobles d'Atra1.

Chargée de sels divers arrachés au cœur de Devil-Ball, et décoction de plantes aromatiques, l'eau glissait suavement sur la peau, massait les muscles, tonifiait les tissus. Son parfum donnait une ivresse légère qui semblait laver l'âme.

Martin lui-même en ressentit les effets. Il envoya en riant de l'eau vers sa femme.

Max songea qu'on le voyait ainsi pour la première fois depuis qu'il avait fait sa connaissance. Il s'étonna de ses dents irrégulières et pointues comme celles des poissons. Sa chevelure laquée se terminait en pointe sur sa nuque et semblait un casque de cuivre.

Un peu las au bout de vingt minutes, ils s'accoudèrent tous les trois au bord du vide, sans sortir de l'eau, les bras posés dans les fleurs.

De cet étrange balcon, ils voyaient le trop plein de la vasque s'écouler dans un second bassin, rebondir et se perdre en poudre dans les profondeurs.

Toute l'étendue chantait d'eaux en travail. Ils virent des daims dévaler une pente.

— Que penses-tu de Silbad ? demanda Belle à Martin.

— Que veux-tu que j'en pense ? C'est un homme assez grossier.

Belle vit les muscles de Max se contracter, ses doigts broyer nerveusement une poignée de fleurs. Elle s'empressa :

— C'est un brave homme qui se montre tel qu'il est. Le naturel confère toujours une certaine noblesse.

Martin haussa une épaule et bâilla. Ces considérations ne l'intéressaient pas.

— Il est très gai, poursuivit Belle, mais on a l'impression d'une gaieté superficielle. On dirait qu'il souffre.

Max se hissa d'une traction sur le bord. Il s'assit dans les plantes. Les gouttes glissèrent le long de ses muscles comme sur une statue de bronze après l'orage.

— Il souffre, dit-il de sa voix grave.

Sa main pillait distraitemment une grappe. Il lançait les fruits aux perruches qui les attrapaient au vol. Belle le regarda.

— Il souffre les tourments de l'enfer, répéta Max. Silbad est amoureux depuis vingt ans sans espoir.

Martin eut un fugitif sourire. Le mulâtre le fixa sans aménité. Le rouquin détourna la tête et se laissa glisser dans l'eau. Il nagea paresseusement vers l'autre bord.

— Amoureux ? s'étonna Belle. De qui ?

Max la regarda longuement sans un mot, la détaillant de telle sorte qu'elle en fut gênée. Mais il pensait à autre chose. Il ouvrit la bouche :

— De Devil-Ball !

Il lança la grappe dans le vide et dit :

— Sans espoir... Il l'aime comme une déesse, comme une femme hautaine et magnifique, perverse et cruelle, qui étale devant lui ses charmes, ses danses, le regard de ses lacs, fait tournoyer la chevelure de ses eaux, ondule ses courbes de montagnes, le grise de parfums... Et pourquoi ? Pour rien ! Une planète ne peut rien accorder à un homme... Une admiration éperdue que ne récompense aucune étreinte.

Belle aima cette dernière phrase.

— Elle n'est pas de moi, dit Max. Silbad aime et déteste Devil-Ball. Elle l'a envoûté. Seule, une femme pourrait lutter pour l'arracher à cette passion. Mais il faudrait qu'elle fût...

Il regarda la jeune femme dans les yeux.

— ... Très belle. Et de toute façon, Silbad est trop vieux.

Il eut un sourire pour chasser la gravité de ses propos.

— Rentrons, dit-il. Nous ne pouvons rien de plus pour l'instant mais j'ai l'impression d'abandonner Claudi.

Côte à côte, ils nagèrent vers Martin qui s'était rhabillé.

DEUXIEME PARTIE

*«... Le cœur du Prince fiancé,
Adieu la blonde,
Eclate au cœur des nuits d'Atral. »
N'est plus qu'un dur caillou glacé
Qui l'enfonce dans l'outremonde.
Vibre et chancelle, anneau fatal,*

COMPLAINTÉ DES VIEUX AGES D'ATRAL.

CHAPITRE PREMIER

Comme l'illustrait l'antique histoire de Sidoine, Devil-Ball avait été l'extrême planète de Lambda.

Au cours des millénaires, elle s'était peu à peu détachée de son système d'origine et laissée capter par Gamma la Puissante. Elle gravitait avec une extrême lenteur autour de cet astre et, petit caillou perdu dans l'espace, hésitait encore tous les lustres entre les deux étoiles.

Son aphélie la rapprochait considérablement de Gamma 10, cette planète se trouvant régulièrement en conjonction à ce point extrême de la ligne des apsides.

Ce rendez-vous cinquantenaire entre les deux mondes créait justement l'unique facteur de sa fidélité à Gamma. Elle tenait à un fil.

Quant à Perdide, ou Gamma 12, elle s'écartait énormément du plan de l'écliptique.

*

* *

Max savait jongler avec toutes ces difficultés extraordinaires. Il savait, pour accroître sa vitesse profiter des courants cosmiques et des champs permanents créés par les sphères sur leurs orbites. Il bondissait de monde en monde avec l'aisance d'un chamois parmi les cimes.

L'engin fonçait sur Gamma 10. Cette étape durerait deux semaines.

*

* *

Dans le living de l'engin, Silbad avait étalé une carte de Perdide.

— Je l'ai dressée de mémoire, dit-il. Personne ne connaît ce coin comme moi.

Il posa son doigt au milieu d'une traînée verte lovée en demi-cercle.

— Voilà la forêt en question. Le pays Song est au centre. Que

disais-tu, Max ? Que Claude cherchait à l'atteindre par la Vallée Noire ?

Max précisa :

— C'est le chemin le plus rapide en partant du fleuve.

— Alors, le gosse se trouve quelque part dans la corne sud, déclara, le vieux en se pinçant le menton. C'est une bonne chose car les grottes n'y sont pas très nombreuses.

Une ombre d'incertitude passa dans les yeux du mulâtre.

— Les grottes ?

— Eh oui, quoi ! Tu ne connais pas les sarpiles ?

— Non.

— C'est un autre fléau de Perdide. Les grottes grouillent de sarpiles; de petits vers qui te passent sous les ongles et t'empoisonnent le sang. Tu t'en aperçois toujours trop tard. Il n'y a qu'un remède... préventif : ne pas entrer dans les grottes. J'ai connu un type plutôt malingre qui était content comme tout parce qu'il voyait ses avant-bras et ses biceps grossir à vue d'œil. « Je deviens costaud », disait-il. Il attribuait cette transformation à l'exercice. Ma parole, en quelques mois, il avait des membres de lutteur et personne n'osait plus le contrarier quand il roulait les épaules.

— Les sarp...

— Laisse-moi finir. Oui, mon vieux, les sarpiles lui étaient remontées dans les bras. Ses gros biscotos c'était du vent. Un jour, on le voit tourner de l'œil et tomber le nez dans l'herbe. Ses muscles avaient claqué comme des bulles et lâchaient des essaims de mouches vertes : des sarpiles adulte. Il est mort deux jours plus tard. Il en était pourri.

— Es-tu sûr que Claudi... ?

— Non ! Je ne crois pas. Je l'ai interrogé sérieusement hier. Et je l'ai mis en garde. Mais sait-on jamais ce qui peut passer par la tête d'un enfant ! Je craindrais plutôt qu'il ne tombe sur le lac.

Il désignait une tache bleue sur la carte,

— Qu'a-t-il d'extraordinaire ?

— Rien. Mais un lac est toujours dangereux pour un gosse.

Belle parla :

— Perdide n'est pas le coin tranquille dont vous nous donniez l'image l'autre jour.

— Ma petite dame, dit le vieux, on voit bien que vous n'avez guère voyagé. Il existe des endroits pires. Les Syrtes de Gamède, la grande Combe des Monts Fous sur Epsilon 7...

— Les brumes de Savaje la Grande, cita Max.

— Je l'oubliais, celle-là ! s'exclama Silbad. Elle est assez gratinée aussi. Tout ça grouille de maladies, de germes et d'animaux biscornus dont vous n'avez aucune idée. Et je ne vous parle pas des arbres

pieuvres de Malagone, ni des mégères de Volpide...

— Des mégères ?

Le vieux rit.

— Oui. On appelle ainsi une espèce de batraciens visqueux ressemblant assez à d'affreuses bonnes femmes pleines de furoncles. Elles vous...

Il rit encore.

— Non, je ne vous en dirai pas plus, c'est trop... Sachez simplement qu'il n'est pas de sort plus affreux que de tomber entre leurs pattes.

Il rêva un instant, plongé dans des souvenirs qui lui accrochèrent aux lèvres un rictus de dégoût.

— Pour en revenir à Perdide, reprit-il, c'est un endroit délicieux en comparaison. Après tout, vous n'y avez que trois choses à redouter : les fièvres, les frelons, les sarpiles. C'est tout.

— Quatre avec les gaz urticants, corrigea Max.

— Si tu veux, admit Silbad. Mais c'est beaucoup plus au sud, en pays Salag. On n'y met jamais les pieds à moins d'être tombé sur la tête !

Belle rit.

— Qu'est-ce qui vous met en joie, ma jolie ?

— C'est vous, Silbad, répondit-elle en lui posant affectueusement la main sur le bras. Vous avez une façon imagée de raconter les choses.

Le vieux parut flatté.

— J'en ai vu, des choses ! dit-il en grattant le bord de sa plaque crânienne sous sa casquette. J'en aurais des conseils à donner ! Tenez, revenons à Perdide, par exemple. Quand j'ai su que Claude s'y installait, j'ai dit : « Casse-cou ! » Perdide est agréable et relativement sûre, mais pas pour un homme seul.

— Il était marié.

— C'est la même chose. C'est peut-être pire. Si cette planète doit être exploitée un jour avec quelque chance de succès, il faudra l'attaquer avec de gros moyens. Et en masse ! Par tranches d'un million d'hommes. Seul un État peut financer ce démarrage. Pas vrai, Max ?

Le mulâtre opina distraitement. Il était plongé dans les détails de la carte.

— Je parle en connaissance de cause, dit Silbad en cognant sur son crâne de métal. Savez-vous quand les frelons m'ont fait ça ?

— Racontez-moi cette histoire.

— Ce n'est pas une belle histoire, ma petite dame, mais elle est instructive. Max m'a toujours connu avec cette sacrée calotte de ferraille. Il n'était pas encore né quand on me l'a posée. J'avais dix-huit ans et je vivais sur Perdide avec mes parents. Nous étions l'une des dix familles de pionniers lambdiens qui essayaient d'y subsister. Je devrais dire : la dernière des dix familles, car les neuf autres étaient reparties

dégoutées.

— Dégoutées par quoi ?

— Par ces cochonneries de frelons, nom d'un lampoir ! Ecoutez-moi bien, ma jolie... Perdide est magnifiquement fertile. Cette fertilité extraordinaire dépasse le rendement des usines photosynthétiques, c'est vous dire ! Il y pousse n'importe quoi. Vous ne me croirez peut-être pas, mais j'ai vu des plants de pommes de terre atteindre la taille d'un chêne en trois mois, avec des tubercules de cinquante kilos chacun. Soit une récolte d'une tonne par plant. Mise de fond : une petite patate grosse comme le poing. Pouvez-vous m'indiquer une industrie alimentaire capable de rivaliser avec cette agriculture ?

— Il paraît qu'à Sidoine...

— Ta, ta, ta ! Je connais les gens de Sidoine. Ce sont tous des bluffeurs.

— Et les frelons ?

— J'y viens, ma jolie, j'y viens. Tous les ans : frelons ! Vous n'avez rien vu de pareil. Ils raclent tout jusqu'à l'os. Vous pensiez faire fortune en six ans, crac ! Tout est à recommencer. Vous n'avez pas le temps de défendre vos stocks, c'est tout juste si vous pouvez vous défendre vous-même. Pendant la moitié de l'année, vous montez la garde et luttez contre cette vermine qui fait des trous dans vos murs.

— Dans les murs ?

— Parfaitement. Un frelon met une heure à s'ouvrir un passage dans une plaque de fonte de trois centimètres. Et ils s'agglutinent sur la maison par grappes ! Les habitations sont conçues pour cela, remarquez bien. On amène les panneaux de nitrure de bore prêts à monter. Eh bien ! les frelons passent quand même, et il faut mettre en place des plaques supplémentaires. Les habitations sont hérissées d'antennes-tueuses comme des pelotes d'épingles. Ces antennes suppriment ces sales bêtes par milliers, mais il en vient des millions d'autres. Au bout de six mois de lutte, quand vous sortez de votre blockhaus-prison, avec un teint de papier mâché, c'est pour voir la moitié des antennes rongées. Et vos murs n'ont plus que quelques centimètres d'épaisseur. Quinze jours de plus et les frelons vous avaient !

— Et alors ? Quelque chose m'échappe, Silbad. Pourquoi les pionniers ne quittaient-ils pas Perdide avant la sortie des essaims. La saison achevée, après avoir vendu leurs produits, ils auraient pu recommencer.

Silbad plissa les lèvres.

— Non, ma jolie. Compte tenu des énormes frais de transport et d'installation, compte tenu du fait que Perdide n'est en bonne position que tous les deux ans pour un retour rapide sur une planète plus hospitalière, il faut tenir six ans si l'on veut faire fortune. Sinon, c'est

inutile, vous revenez plus pauvre qu'avant.

— Et votre crâne, Silbad ? Vous ne m'avez pas raconté comment...

— C'est vrai, dit le vieux en tripotant sa casquette, je n'y pensais plus. Quoique, dans un sens, vous en sachiez assez maintenant pour imaginer le reste. J'ai défloré le sujet avec mes bavardages. Il paraît que les frelons sont entrés dans ma chambre en crevant un coin du toit.

— Il paraît ?

— C'est ce que m'ont raconté mes parents. Quant à moi, je ne me souvenais de rien. Je me suis réveillé dans une clinique de Sidoine avec ce machin sur la tête, c'est tout. Amnésie totale !

Il remâcha de très vieux souvenirs, d'une voix lente

— Mon père était un homme énergique. Nous sommes revenus sur Perdide l'année suivante. Mais au bout de dix-huit mois, ma mère devenait folle à rester enfermée sous une carapace de bore.

Nous avons définitivement abandonné, comme les autres... C'est pourquoi je doutais que Claude pût tenir là où mon père avait échoué. Je ne connaissais ce Claude que par sa légende. Un type fantastique, paraît-il. Dans le genre de Max ! Mais je ne l'ai jamais rencontré. Je lui aurais dit qu'il commettait une folie. Mon père aussi était un type fantastique ! Et moi un... un beau cochon

Belle s'étonna de cette sortie.

— Si, dit Silbad, un beau cochon ! A l'époque, les enfants étaient rares dans les familles de pionniers ou de voyageurs. Les appareils étaient mal protégés des rayons, qui rendaient les couples stériles. Mes parents m'adoraient. Un fils, pensez donc ! Je les ai quittés sans tambour ni trompette et je ne sais ce qu'ils sont devenus. L'espace m'appelait. Je crois que les frelons m'avaient vidé un centre affectif de la cervelle. J'ai d'ailleurs toujours passé pour un peu fêlé du chef. Max ne vous a pas prévenue sur mon compte ?

Sans attendre la réponse, il demanda

— Comment se débrouille votre prince de mari avec le gosse ?

Belle eut un sourire charmant. Un feu discret colora ses pommettes.

— Beaucoup mieux que je n'espérais ! Il a pour Claudi des... des attentions dont je le croyais incapable. Savez-vous que c'est lui qui insiste, maintenant, pour prendre ma place au micro ! Il se pique à ce jeu nouveau pour lui, je pense.

Max leva un front barré d'une ride soucieuse.

— Pourquoi, dit-il, cela vous fait-il tant plaisir ?

La jeune femme détourna la tête. Une ombre passa sur son visage. Elle avoua

— Martin n'est pas... Je veux dire qu'il ne peut pas avoir d'enfants. Aussi avais-je pensé...

Son regard incertain effleura les deux hommes.

— Continuez, dit Max.

— Claudi est orphelin, maintenant. J'avais formé l'espoir de l'adopter.

Elle ajouta précipitamment

— ... Si Max en donne l'autorisation. Moralement, c'est un peu lui l'exécuteur testamentaire.

Après une minute de silence, le mulâtre replia la carte de Perdide.

— Sauvons d'abord l'enfant, dit-il en se dirigeant vers sa cabine.

Belle se mordit les lèvres. Silbad la prit par l'épaule et lui fit une grimace d'encouragement.

— Allons voir ce que fait Martin, conseilla-t-il.

*

* *

Martin se penchait sur le micro comme s'il voulait l'hypnotiser.

— Bien sûr que je sais nager, murmurait-il d'une voix de miel. Jette-moi dans le lac et tu verras.

— Tu vas te noyer, répondait la voix de Claudi. Le lac est très grand et très profond. Et toi, tu n'as ni bras ni jambes, Micro !

— Je n'en ai pas besoin pour nager, mon petit. Jette-moi dans l'eau.

— Et moi, Micro, je dis que tu vas te noyer.

Une sueur d'impatience perla aux tempes de Martin. Il proposa :

— Faisons autre chose, alors. Toi, saute dans le lac. Et j'irai te chercher. Tu m'as dit que tu savais nager.

L'enfant avoua d'une voix hésitante :

— Ce n'était pas vrai.

— Petit menteur, gronda doucement le rouquin, Pour te punir, je vais t'apprendre à flotter sur l'eau. N'aie pas peur, je suis là pour te rattraper. Saute franchement dans le lac avec moi. Si tu me tiens bien, tu n'as rien à craindre.

— C'est sûr ?

— C'est très amusant, tu verras.

La voix de Claudi se tut un moment.

— Que fais-tu ? demanda Martin.

— Je trempe le pied dans l'eau.

— Il faut tremper les deux. Plof ! d'un seul coup, comme un grand garçon.

— C'est froid.

— Mais non, petit sot, c'est seulement...

La porte de la passerelle s'ouvrit brusquement. Martin eut un geste de, mauvaise humeur et cria soudain.

— Mais non, il ne faut pas sauter. Je n'aime pas ces plaisanteries, Claudi !

— C'est toi qui...

— Non, non. Je te défends de t'approcher du lac.

— Nom d'un lampoir ! glapit Silbad qui entraît sur la passerelle avec Belle.

La jeune femme se précipita vers son mari. Elle était toute pâle.

— Le lac ! gémit-elle.

— Oui, dit Martin, écarlate. Il voulait s'y baigner. Je te le défends, tu entends, Claudi !

— Micro, exulta l'enfant, tu fais toutes tes voix à la fois ! Fais encore la voix de Matelot.

— Je veux bien, moussaillon. Si tu rentres dans la forêt, je te chante la chanson de la comète !

Belle passa la main sur le front de Martin. Il se rebiffa.

— Laisse-moi tranquille

— Tu es tout bouleversé, dit-elle avec douceur.

CHAPITRE II

Le *Grand Max* se posa sur Gamma 10, dans une clairière des Bois Morts.

Pétrifiés sur place depuis des siècles, les Bois Morts dressaient un décor tragique et désolé. Très haut, de toutes parts, le squelette des arbres tendait sur le ciel une inextricable résille. De longs sables blancs comme la neige s'accumulaient autour des souches et dans l'aisselle des branches, achevant une illusion d'hiver aussitôt démentie par une atroce chaleur.

— Ce n'est qu'une étape, dit Max. Aucun intérêt à sortir de l'appareil. Nous resterons huit jours sur ce monde désert. Nous n'aurons plus que cinq semaines de voyage pour Perdide grâce au passage de la comète.

Belle demanda si Gamma 10 offrait partout le même aspect.

— Non, dit Silbad. A vingt-cinq kilomètres au nord, les bois s'arrêtent net au bord des Marches du Géant. Tranquillisez-vous, il n'y a jamais eu de géants par ici. On appelle ainsi un vaste entonnoir à peu près circulaire, aux gradins réguliers qui descendent vers la Saumure : une mer incroyablement salée. Il y a quatre ou cinq mers semblables sur cette planète, et toujours au creux d'un entonnoir, lisses et rondes comme une lentille au fond d'une lunette : la Saumure déjà citée, le Grand Marais, la Croûteuse, etc..., j'ai oublié le nom des autres. C'est assez impressionnant à voir quand on n'a jamais rien vu. Il existe une théorie là-dessus. On a prétendu que ces entonnoirs sont les vestiges d'une ancienne civilisation. Des bonshommes qui auraient cherché l'eau toujours plus bas. C'est bien possible, ma petite dame, et je vous remercie.

Belle ne sut si elle devait s'étonner ou rire d'une plaisanterie hermétique. Elle arrondit les yeux et entrouvrit les lèvres. Silbad gloussa

— Je vous remercie de bien vouloir écouter mon radotage sans intérêt. Et surtout de me regarder avec ces yeux-là. J'aime bien vous parler, ma petite dame, et je vais vous dire pourquoi...

Il se tut et branla la tête.

— Réflexion faite, je ne dirai rien du tout.

Max s'esclaffa.

— Tu exagères, Silbad. On ne pique pas ainsi la curiosité d'une femme sans la satisfaire.

— Max a raison, dit Belle. Dites-moi pourquoi vous auriez à me parler, Silbad.

— Rien à faire, ça gâcherait tout.
Elle fit la moue, mi-rieuse, mi-fâchée.
— Vous n'êtes pas gentil.
— J'ai trop parlé, dit le vieux en se dandinant sur ses jambes torses.
Eh bien ! je vous le dirai un jour.
Elle voulut savoir quand. Il hésita, tripota l'émeraude à son doigt.
— Quand nous serons de retour sur Devil-Ball.
Il sortit en disant
— Je vais voir comment va le petit. Sa grande promenade l'a entraîné du côté des grottes et ça m'inquiète un peu.

*

* *

— Vous lui plaisez, sourit Max. Je ne l'ai jamais vu comme ça. S'il était plus jeune, votre mari aurait le droit de se montrer jaloux.

Belle eut un rire de gorge.

— Ne soyez pas ridicule, Max. Pauvre vieux Silbad ! Il aime Devil-Ball, c'est vous qui me l'avez dit. Comment voulez-vous qu'une simple mortelle rivalise avec une planète ? C'est vraiment un étrange vieux bonhomme; pendant notre deuxième nuit à la Tour du Prince, je l'ai entendu crier des vers en se promenant de long en large sur la terrasse. Il déclamait je ne sais plus quoi, quelque chose comme :

*Etouffer de mon cœur les flammes excessives
Aux lentes pâmoisons de tes ondes lascives...*

— Oui, dit Max, je connais ce poème. Ce n'est pas du meilleur Silbad. Généralement, il improvise des platitudes ampoulées d'adjectifs. Mais comme il brode toujours sur le même thème, il finit par épurer sa forme et réussit quelquefois des morceaux magnifiques. Sa tête est bourrée de rimes qui volètent dans son crâne de métal comme les perruches sous les arcades du hall. Il a consenti un gros sacrifice en quittant...

Il sursauta. Un concert d'imprécations éclatait au bout de la coursive, suivi d'un bruit de lutte.

Précédant Belle, Max bondit vers la passerelle. Ils trouvèrent Silbad, sans casquette, à cheval sur le corps étendu du rouquin. Il serrait celui-ci à la gorge et lui cognait la tête sur le sol en hurlant des injures puisées dans tous les dialectes de la Lyre.

— Assez ! cria Max.

Penché sur les adversaires, il eut du mal à dénouer la poigne

nerveuse du vieil homme.

— Ordure ! clamait Silbad. Tu n'es que de la fiente de chol, du pus de mégère. Je te tuerai, frelon !

Prisonnier des bras de Max, il luttait pour revenir à la charge, crispait en avant des mains osseuses et tremblantes, dangereuses comme des serres, où l'émeraude scintillait de feux tragiques.

Belle s'agenouilla près de son mari, qui semblait inerte. Soudain, le vieux changea d'idée. La rage fit place à la panique sur ses traits fatigués. Son crâne lançait des reflets insolites. Il éructa :

Le gosse ! Max, empêche le gosse d'entrer dans... Où est le micro ?

Le mulâtre s'avisa brusquement que tout ce tumulte avait pour fond les pleurs de l'enfant. Il lâcha Silbad et courut au micro qui dodelinait encore sur le sol à l'autre bout de la pièce.

— Pourquoi tu cries avec toutes tes voix ? gémissait l'enfant. Arrête, Micro, tu es méchant.

D'un doigt fébrile, Max coupa l'émetteur.

— Taisez-vous tous, tonna-t-il.

Il considéra le vieux qui tremblait de tous ses membres.

— Que s'est-il passé, Silbad ?

— Vite, Max, balbutia le vieillard, empêche le petit d'entrer dans la grotte. Ce porc... (il jeta un regard terrible à Martin), ce porc essayait de l'y pousser.

Toujours étendu, le rouquin respirait avec difficultés. Belle se dressa, ouvrit la bouche.

— Plus tard, Belle ! coupa Max.

Il revint au micro et dit très doucement

— Où es-tu, Claudi ? Tu n'es pas entré dans la grotte ?

— Non, je n'irai pas, pleura la petite voix. Tu es trop méchant. Tu m'as fait peur. Je n'irai pas dans ta grotte !

Innocemment, ces paroles accusaient Martin. Belle émit un bref sanglot.

— Éliminant les derniers doutes, la voix reprit :

— D'abord, il n'y a pas de bonbons dans ta grotte.

Pâle, Max demanda :

— Je t'ai dit ça, Claudi ?

— Oui, tu l'as dit, mais il n'y en a pas.

— Tu es allé voir ?

— Non.

— Tu as eu raison, mon petit. C'était pour rire.

Il calma l'enfant, l'éloigna de l'endroit dangereux, dépensa des trésors d'imagination à lui faire boire de la sève de ligolle. L'enfant s'endormit au bout d'une demi-heure d'efforts.

Épuisé, Max posa le micro et se tourna vers les autres. Ils n'avaient pas bougé, comme d'immobiles figures de cire illustrant un drame.

Seul, Martin s'était levé pour aller s'affaler sur un tabouret, tout près de la porte. Silbad était à demi penché en avant; il n'avait toujours pas ramassé sa casquette. Quant à Belle, droite et blanche comme un marbre, les yeux secs, elle tournait le dos à Martin.

Max parla d'une voix sourde. S'adressant au rouquin, il lui donna son titre, mais sur un ton qui faisait de ce titre une dérision.

— Prince d'Atral, peut-être avez-vous quelque chose à dire pour votre défense ?

Silbad eut un gloussement de mépris. Martin lui jeta un regard de haine, sans un mot.

— C'est bon, fit Max.

Il regarda Belle, qui ouvrait des yeux vides d'expression.

— S'il n'était pas votre mari, dit-il, peut-être le tuerais-je de ma main. Je ne sais pas... Par égard pour vous, je l'abandonnerai sur la première planète habitable venue. Sur Perdide, où il prendra la place de l'enfant qu'il a voulu perdre. C'est un châtiment trop doux, mais tant pis.

Sa voix devint plus lente et son regard s'adoucit quand il ajouta

— Je suis désolé pour vous, Belle. Il va sans dire que vous aurez le choix de votre destin personnel. Je m'offre à vous conduire où vous voudrez. Même si vous commettiez la folie de lier votre sort à celui de Martin, je ne m'y opposerais pas... Trouvez-vous juste ma décision ?

Elle eut une faible inclinaison de tête. Max poussa un soupir et marcha vers Martin. Il le prit fermement par le bras pour l'entraîner dans la courside.

— Je sais marcher seul, dit le rouquin.

Sans répondre, le mulâtre le poussa en avant. Ils descendirent jusqu'aux soutes. Max coupa la serrure magnétique. Comme il allait ouvrir la porte, le rouquin lui posa la main sur le bras. Max l'interrogea des yeux.

— Tout à l'heure, dit Martin, vous m'avez demandé si j'avais quelque chose à dire pour ma défense.

Le mulâtre attendit la suite. L'autre sourit.

— J'ai quelque chose à dire pour mon rachat.

Max fronça les sourcils.

— Ne faites pas cette tête, pria le rouquin. Et écoutez-moi.

Il pointa son doigt sur la porte encore fermée.

— Là sont mes bagages. Ils contiennent une fortune et je vous en

propose la moitié si vous me ramenez sur Sidoine.

Max eut une grimace de dégoût.

— Il n'en est pas question, trancha-t-il.

Les yeux de Martin devinrent deux fentes étroites.

— Je suppose que vous abandonnerez mes bagages avec moi sur Perdide ?

— Non, dit Max en ouvrant la porte.

— Je vois, cracha Martin. Vous jouez au noble justicier, mais vous sautez sur l'occasion de vous approprier mes richesses.

Le mulâtre le prit aux épaules et le regarda en face, dents serrées.

— J'ai touché le point sensible, exulta méchamment Martin.

— Criminel imbécile, gronda, Max. Vous croyez que tout s'achète. Sachez que vos bagages se promènent depuis longtemps dans l'espace, quelque part entre Atral et Devil-Ball. J'avais besoin d'alléger l'appareil pour aller plus vite. Je vous aurais dédommagé en arrivant sur Sidoine.

— Voleur, chien d'étranger ! Vous faites bon marché du bien des autres, et...

— Taisez-vous. Je perdrai plus que vous dans cette aventure. Vos richesses, comme vous dites, n'étaient qu'une misère à côté du fret de métaux rares que j'avais dans mes soutes. J'ai tout abandonné pour sauver cet enfant. C'est encore une chose que vous ne croirez pas, avec votre esprit faussé. Allez donc y voir, allez constater que mes soutes sont vides !

Ce disant, il poussa brutalement Martin par l'ouverture et claqua la porte.

CHAPITRE III

Il régna pendant plusieurs jours une atmosphère de contrainte à bord de l'appareil immobile.

Belle parlait peu et restait le plus souvent chez elle, où Max lui portait des repas qu'elle touchait à peine. Il lui demanda une fois si elle désirait voir Martin, mais elle refusa avec une espèce d'effroi.

Gêné d'être l'instigateur involontaire du drame, Silbad évitait la jeune femme. Il détournait les yeux quand il la croisait dans une course.

*

* *

Un soir, le vieux était de garde au micro, l'enfant exigea pour berceuse autre chose qu'un chant de matelot.

— Chante-moi le *Prince d'amour* !

Embarrassé, Silbad improvisa, une énormité, un couplet bâtard où certain prince, nommé Damour, buvait dans un lampoir...

— Ce n'est pas ça ! protesta l'enfant. C'est une belle chanson, tu sais. Maman la chantait souvent.

— Laissez, Silbad ! dit une voix.

Le vieux sursauta et tourna les yeux vers Belle qui s'était silencieusement campée derrière lui.

Je connais cet air, dit Belle. Laissez-moi la place.

Silbad se leva précipitamment.

— Oh, oui ! clama Claudie, chante avec la voix de Maman.

Belle s'assit et commença une complainte des vieux âges d'Atral :

*Où donc est-il, ton bel amour,
Princesse blonde ?
Il est perdu depuis des jours
Parmi les mondes.
Tourne, tourne, l'anneau fatal,
Tourne au milieu des nuits d'Atral !*

L'enfant demanda le deuxième couplet. Belle chanta d'une voix plus sourde :

*Le vide jongle avec ses os,
Fillette blonde,
N'espère pas que du Cosmos
Ils te répondent.
Tourne, tourne, l'anneau fatal...*

— Tourne au milieu des nuits d'Atral, compléta la petite voix. Et après ?

Belle se troubla. Ses lèvres tremblantes articulèrent avec peine

—Où donc est-il, ton bel amour...

Elle eut la présence d'esprit de couper l'émetteur avant de cacher ses sanglots dans ses bras repliés.

— Mais non, tu te trompes, disait Claudie. Tu reprends au début... Je vais te chanter la suite, moi :

*L'un noir et l'autre vermeil,
Princesse blonde,
C'est entre deux géants soleils
Qu'ils vagabondent.
Tourne, tourne, l'anneau fatal,
Tourne au milieu des nuits d'Atral !*

*Son cœur gravite en Orion,
Fillette blonde,
Son crâne aux aires du Dragon
Mène la ronde.
Tourne, tourne...*

La voix faiblit, bredouilla quelque chose d'incompréhensible. L'enfant s'était endormi.

Cependant, Silbad contemplait avec embarras les épaules sanglotantes de Belle et la touffe d'or de ses cheveux étalés sur la table.. Lui-même avait les yeux embués.

Sur le seuil depuis quelques minutes, Max n'avait rien perdu de la scène. Il avança et tendit à Silbad le plateau qu'il tenait à la main.

— Porte ce repas à Martin, dit-il au vieux en le poussant doucement dehors.

Il revint à la jeune femme et lui caressa la tête.

— Allons, Belle, fit-il à voix basse. Allons, mon petit...

Belle releva un visage humide. Elle murmura :

— Je suis ridicule, je... Vous étiez là, Max ?

Il inclina la tête.

— C'est cette chanson, avoua-t-elle en s'essuyant les yeux. Je ne sais ce qui m'a pris.

— Je comprends très bien, dit Max.

— Non, oh non ! vous ne comprenez pas ! J'avais espéré que Martin accepterait d'adopter Claudi. Je lui en avais parlé. Il paraissait favorable à ce projet et j'imaginai notre vie transformée par la présence d'un enfant... Et maintenant j'ai honte, Max, si vous saviez comme j'ai honte !

Max s'assit en face d'elle.

— Écoutez, dit-il avec une espèce de brusquerie. Vous n'êtes pas une femme à qui l'on puisse vouloir du mal. Dans cette histoire, la punition vous frappe plus que votre mari. C'est injuste. Je ferai ce que vous voudrez, Belle. La grâce de Martin vous est acquise.

Elle ouvrit des yeux stupéfaits et branla la tête

— Mais non, Max. Vous voyez bien que vous n'avez pas compris. Faites ce que vous voudrez de lui. Mon désir est de ne plus le voir. J'éprouve même un malaise à le savoir dans cet appareil.

Elle rêva :

— C'est étrange. Je n'aurais pas cru la chose possible; se détacher de quelqu'un avec une telle rapidité. Il est tombé de moi comme... comme une branche morte. Et maintenant me reviennent des souvenirs pénibles : le jour où il torturait son chien, la fois où il a lancé son char sur une esclave qui traversait la route. Comment ai-je pu... ? Je ne veux plus penser à toutes ces choses. Mais cela laisse un vide terrible. Je me sens toute seule, sans famille et sans patrie.

— Ne dites pas cela, protesta Max. Silbad et moi, nous...

Il marcha rapidement vers la porte et prêta l'oreille.

— Au nom du ciel ! jura-t-il, qui fait marcher l'ascenseur ?

Il dégringola les échelles métalliques et, passant devant la porte des soutes, buta sur le corps de Silbad étendu en travers du couloir, au milieu des débris du plateau renversé. Soulevant son vieil ami, il l'adossa contre une cloison. La casquette glissa de côté, révélant une ligne sanglante autour de la calotte métallique.

Le vieux secoua la tête en pestant :

— Il m'a eu, le sale frelon !

Il gesticulait pour se mettre debout.

— Reste là, dit Max.

Puis, s'adressant à Belle qui arrivait

— Occupez-vous de lui ! jeta-t-il en se précipitant vers la cage d'ascenseur.

*

* *

Max courait sur les traces du rouquin. Les pas du fugitif s'étaient imprimés dans les sables. On voyait sinuer la piste entre les troncs des bois morts. Des troncs énormes comme des colonnes.

Max suffoquait comme dans un four et le sable éclatant brûlait la plante de ses pieds nus. Tout en courant, il se demandait quelle folie le poussait à la chasse d'un homme perdu, de toute façon, sur cette aride planète.

Le mulâtre avait agi sans réfléchir et il ne savait plus maintenant s'il cherchait Martin pour le tuer de sa main ou bien pour lui cracher en face qu'il en avait pour quelques heures à crever de soif avant de se dessécher sur place. C'était une question de dernier mot. Il ignorait si le rouquin cherchait délibérément la mort ou se montrait assez fou pour tenter une chance dans ces conditions. Mais il lui était surtout intolérable que l'agression de Silbad demeure impunie.

Au détour d'un bosquet pétrifié, ses yeux brûlés de sueur virent danser une tache rouge à une cinquantaine de mètres : la chevelure de Martin. Celui-ci escaladait lourdement une levée sableuse. Max gagna du terrain et atteignit le pied de la dune en quelques foulées quand Martin parvenait au faîte. Mais là, il vit son homme tituber, basculer en arrière et rouler sur la pente. Le mulâtre courut à sa rencontre en grondant de satisfaction. Il reçut le corps dans les jambes et le redressa par les cheveux. Martin avait les yeux révulsés, la bouche sanglante; empenée de métal, une flèche courte et robuste dépassait de poitrine.

Les tempes battantes, Max n'entendit pas les cris rauques et les glapissements soudain nés du désert. Quand il leva les yeux, il vit la crête de la dune se hérissier de gesticulantes silhouettes.

Sur l'instant la surprise l'empêcha d'avoir une idée nette de la situation. Plusieurs ébauches d'hypothèses tournoyèrent dans son esprit « Qui sont ces... amis, puisqu'ils ont abattu Martin ?... Pourquoi cette attitude hostile... non ? Ce monde est désert... mirage ? »

Cette indécision ne dura qu'une seconde. Il comprit qu'il était bel et bien attaqué. Nu et désarmé, il détala.

Mais une autre troupe avait tourné la dune et arrivait par la droite. Emporté par son élan, il ne put crocheter pour l'éviter, heurta en plein le plus rapide de ses adversaires, grand diable au visage farouche qui roula sur le sol et lui prit une jambe au passage. A son tour, il trébucha, dégagea son membre, envoya son poing comme un bolide dans une figure aux dents découvertes, saisit un bras tendu vers lui, fit pirouetter en l'air un corps qui en faucha deux autres à la volée. Il vit une ouverture et fonça... Mais un nœud coulant s'abattit en sifflant sur ses épaules et le jeta au sol.

Il mâcha du sable et de la sueur, s'assit au milieu d'un cercle d'épées disparates brandies par des hommes... également disparates.

— J'ai dit « vivant » ! hurla une voix aigre.

Les épées s'abaissèrent.

Vêtus d'oripeaux, ses agresseurs étaient un échantillonnage bariolé de toutes les races connues. Certains avaient les membres grêles et le crâne en pain de sucre des gens d'Epsilon. Chez d'autres, les yeux fendus et les moustaches en virgules aux coins de la bouche avouaient des origines kappiennes ; ils avaient les lobes distendus par des anneaux d'or. Les tatouages rituels des sectes de Vega s'entrelaçaient sur des fronts bas. Quelques-uns chevauchaient des bêtes comme Max n'en avait jamais vues, aux longues pattes taillées pour la course, au dos bossu, à la tête dédaigneuse et placide au bout d'un cou démesuré.

Monté sur l'une d'elles, un gaillard aux yeux chafouins fendit la foule et s'approcha de Max. Il portait une casquette rappelant celle de Silbad, mais agrémentée d'un mouchoir qui lui pendait sur la nuque. Son torse large et velu était barré en diagonale par une ceinture de chargeurs atomiques. Une arme moderne étincelait sur son bras replié.

A coups de talons, il fit agenouiller sa monture et sauta sur le sol en jetant les rênes à l'un de ses hommes. Se campant devant son prisonnier, il ordonna :

— Debout !

Max eut un sourire suave :

— Non !

Un murmure courut sur la troupe dépenaillée. Quelqu'un tira sur la corde et Max s'affala en arrière.

— Silence, forbans ! cria le chef.

Son visage était rouge de colère. Il tripota dangereusement son arme. Mais il parut se calmer et sourit à son tour. Il dit au mulâtre :

— Je te tiens quitte de ton insolence, si tu m'en donnes une explication valable. Fais attention à ta réponse.

— C'est tout simple, déclara Max. Ce n'était pas forfanterie imbécile de ma part. Je sais fort bien que je suis à ta merci. Mais si j'obéis comme un gamin, tu me ménages peut-être, mais en me méprisant. Si je montre un peu de fierté, tu me fais sans doute fouetter ou torturer d'une manière quelconque, mais j'ai gagné une bataille de prestige. Quant à la mort... Je t'ai entendu ordonner de me prendre vivant

— Pourquoi tiens-tu à gagner cette bataille de prestige ?

— Parce que c'est le seul moyen de discuter avec toi d'égal à égal...

Dans la foule naquit un rire que le chef coupa d'un geste :

— J'ai dit : Silence !

— ... Et j'ai terriblement besoin de discuter, conclut Max.

Ce fut au tour de l'homme d'éclater d'un gros rire.

— Excellente réponse, jubila-t-il. Mais tu dois avoir soif, à courir tout nu au soleil, mon gars.

Il prit une gourde au flanc de sa monture et la tendit au mulâtre qui se leva de lui-même pour boire à longs traits.

— Hé, là ! protesta l'homme, laisse-m'en un peu, garçon. Le liquide est rare, par ici !

— Vano ! clama une voix, je sais qui est ce type à cheveux bleus.

Toutes les têtes s'orientèrent vers un individu que Max n'avait pas encore remarqué : métis d'homme et de Kurdile à en juger par son teint vert et ses oreilles en ailes de chauve-souris.

L'être étrange tendait un doigt griffu vers le mulâtre.

— Eh bien ! parle, dit le chef.

— Vano, je sais qui c'est, répéta le métis avec un accent crissant. C'est le grand Max !

— Quoi, le *Grand Max* ? s'exclama Vano. C'est le nom de son appareil, on le sait.

Le métis de Kurdile agita les bras. Ses paupières squameuses battirent sur ses yeux rouges.

— Non, non, protesta-t-il, je veux dire que c'est « vraiment » le grand Max. Le nom de son appareil n'est pas une fantaisie.

Il se tourna vers certains moqueurs et glapit d'une voix étonnamment aiguë :

— Ne riez pas, idiots ! J'ai déjà vu des mulâtres aux cheveux bleus et... et je ne les ai pas pris pour le grand Max. On les appelait quelquefois comme ça pour rire, mais on savait bien...

— Prouve-le ! dit Vano.

— Oui, affirma le sang mêlé, celui-là est le vrai.

D'autres rires fusèrent. Certains le disaient mort depuis trois cents ans; d'autres prétendaient qu'il n'avait jamais existé, que la légende, d'ailleurs plus généreuse, lui accordait trois mètres de haut.

Vano dut faire claquer son fouet autour de lui pour obtenir le calme et entendre le Kurdile. Celui-ci raconta que pendant son enfance dans un faubourg de Nu 7, il avait vu un cavalier passer dans la rue sans répondre aux vivats de la foule. L'homme dirigeait sa bête vers le palais de l'Assemblée. Il avait des cheveux d'azur et un pansement sur la joue. Par curiosité, le jeune métis l'avait suivi en compagnie d'autres gamins.

— En arrivant au Palais, il a fait monter les marches à sa bête, et bousculé les gardes au passage pour entrer à cheval dans l'hémicycle. La foule s'était ruée derrière lui et tout le monde se demandait ce qu'il allait faire. Il a tiré quelque chose d'une besace qui pendait à sa selle, quelque chose de très gros et de très lourd qu'il a tenu à bout de bras : la tête du dragon, du dernier dragon de Nu. Il a crié : « Je sors de l'hôpital, cela ne paraît pas vous faire plaisir, Messieurs. Vous espériez me voir mourir ? Eh bien, regardez ! »

« Il a arraché son pansement et chacun a pu voir la cicatrice en éclair qui lui allait de la tempe au menton. Son autre main brandissait toujours la tête du dragon. Il s'est tourné vers la foule qui envahissait

les gradins publics et a crié : « Ai-je mérité la prime ? » La foule a hurlé sa sympathie. Alors il a dit : « Vos édiles ont cherché à me faire empoisonner à l'hôpital; je demande le double ! »

« Debout sur ses étriers, il a fait tourner la tête du dragon en le tenant par la crinière et l'a lancée sur la table du président. Puis, dans le tumulte, il a décroché le lustre de diamants, a galopé jusqu'à une travée latérale en tenant le lustre en l'air comme il avait tenu son trophée. En arrivant en haut des marches, il a fait tourner le lustre, du même geste, en criant : « Pour le peuple ! » Le lustre a dévalé les marches en perdant toutes ses pierres; et la foule s'est jetée sur l'aubaine.

Le Kurdile se passa une langue bifide sur les lèvres et regarda Max.

— C'est lui; je reconnais la cicatrice, et aussi le bracelet. Je revois nettement ce bras doré qui brandissait le lustre au soleil, en haut des marches !

Il y eut un grand silence autour de Max, dont la bouche s'ironisait d'un sourire. Vano lui demanda :

— C'est vrai ?

Max inclina la tête. Vano regarda, tour à tour le mulâtre et le Kurdile.

— Mais..., hésita-t-il, tu es beaucoup plus jeune que lui.

— J'ai beaucoup voyagé, dit Max. Tout à l'heure, l'un de tes hommes me prétendait mort depuis trois siècles. C'était un peu exagéré. Disons que je devrais avoir cent cinquante ans, si je ne m'étais pas toujours déplacé.

Gêné par le lasso qui lui plaquait un bras au corps, il banda soudain ses muscles et la corde claqua dans un bruit sec. Des hommes levèrent l'épée en faisant un pas en arrière.

— Suffit ! cria Vano.

Puis, au mulâtre :

— Tout Max que tu sois, il faut que je t'emmène à la Saumure. Je n'ai pas qualité pour discuter avec toi. Tu verras le Maître. Je ne te fais pas ligoter, mais n'essaye pas de t'enfuir... Au fait, qui était ce rouquin ?

— Une vermine à tuer, dit Max. Mais j'aurais préféré le faire moi-même.

Le chef jeta un regard mauvais sur un homme qui chevauchait une des étranges montures. L'homme cherchait à cacher une courte arbalète sous ses haillons.

— Gamaz, dit Vano, tu tires toujours trop vite ! Donne ta bête à Max. Pour la peine, tu feras la route à pied.

CHAPITRE IV

A bord de l'engin, Belle et Silbad s'inquiétèrent, Max n'étant pas rentré depuis des heures.

— Écoutez, dit le vieux, il faut que j'aille voir. Tout ça n'est pas normal.

Juchée sur un turban de pansements, sa casquette lui donnait un air comique. Mais Belle n'avait pas envie de rire.

— Et si vous ne rentriez pas non plus ! souffla-t-elle.

— Ça m'étonnerait, jugea le vieux. Je vais prendre la chenillette. Max l'aurait fait, s'il n'avait pas été aveuglé par la colère. Toutefois, il faut tout prévoir. Max avait déjà réglé les curseurs et l'appareil partira de lui-même dans deux jours. Si quelque malheur m'arrivait, je me demande lequel, vous n'auriez à vous occuper de rien d'autre qu'à vous sangler convenablement.

Elle protesta :

— Mais enfin, Silbad, vous rendez-vous compte de ce que vous dites ! Vous me voyez partir toute seule dans l'espace ! Coupez plutôt le contact, ou montrez-moi comment l'on fait.

— Je vais plutôt vous montrer comment atterrir sur Perdide. Le voyage sera automatique, Belle, vous n'aurez rien à craindre. Les évolutions de l'appareil seront peut-être un peu moins acrobatiques que si Max s'en occupait. Vous irez plus lentement, sans vous soucier de cette comète qui lui tient tant à cœur. Faites seulement un peu attention à l'atterrissage, quoique les correcteurs soient là pour réparer vos petites erreurs.

Elle se défendit de vouloir rien entendre.

Mais Silbad réussit à la convaincre.

— Si nous ne sommes pas là dans deux jours, dit-il, croyez bien que vous ne pourrez absolument rien pour nous. Mais vous aurez toujours l'enfant à sauver.

Il la mit au courant et, la mort dans l'âme, elle le laissa partir.

Après avoir jeté une arme et un bidon de liquide sur la chenillette, il fit descendre celle-ci au bout d'un palan. Quand il eut remonté le câble, il prit lui-même l'ascenseur.

Peu après, il roulait dans une chaleur de fournaise sur les traces des deux disparus. Il chantait le fameux air de la comète qui buvait dans son lampoïr. Tous les cinq cents mètres, il crachait une graine de cosk par-dessus la portière et buvait un coup au bidon.

Il atteignit en un quart d'heure la dune où Max s'était battu. Le sable était labouré d'empreintes de pas et quelque chose gisait à mi-

pente, comme un tas d'étoffes.

Jurant et crachant, Silbad sortit du véhicule et s'approcha d'un pas mal assuré. Sous des vêtements flasques, il vit un être d'une maigreur incroyable, dont la peau se collait à tel point sur les os qu'elle en moulait les contours. Dans cette tête de mort aux lèvres retroussées sur les dents, il eut du mal à reconnaître Martin, complètement déshydraté. Il vit la flèche courte plantée dans sa poitrine et bougonna

— Mauvais, ça ! Très mauvais ! Qu'est-ce que ça veut dire ?

— Ça veut dire que tu vas nous suivre sans faire d'histoires, dit une voix derrière lui.

Silbad volta sur lui-même et se vit menacé par sa propre carabine, tenue par un forban grasseyant dont la narine gauche s'ornait d'un rubis. Plus loin, une dizaine d'hommes bariolés entouraient la chenillette, l'un d'eux au volant. Ils riaient comme des possédés en se passant le bidon de bouche en bouche.

Furieux, Silbad ne prit pas le temps de réfléchir. Il sauta les deux pieds dans la figure de son adversaire immédiat et ils roulèrent ensemble jusqu'au bas de la dune.

La carabine lâcha une rafale vers le ciel, une deuxième dans le sable.

Dans une sorte de brouillard, le vieux se démena en envoyant ses poings et ses pieds dans toutes les directions. Mais submergé, il se retrouva bientôt ligoté sur le capot de la chenillette.

— Par l'espace, jura quelqu'un, ce vieux a mangé du dragon

Ils lui frappaient sur l'épaule et lui tiraient la barbe, tandis qu'il roulait des yeux furibonds.

— Lâches ! hurlait Silbad, gibier de soute ! Enlevez-moi ces ficelles et je vous prends un par un !

Un Gammien au visage tavelé de boutons lui dit sous le nez

— Crie pas si fort, grand-père, ta barbe va s'envoler !

— Et toi, tu pues la mégère de Volpide, cochon ! Pas besoin de te regarder deux fois, pour comprendre que tu as les os pourris. Je te casserais en morceaux !

Empourpré, le Gammien leva un poignard à lame triangulaire, mais il fut retenu par ses acolytes.

— Vano a défendu ça, dit celui qui paraissait commander.

Que deux hommes l'emmènent à la Saumure.

D'autres voulurent monter sur le véhicule. Chargée de cinq braillards ivres de cosk, la chenillette cahota vers le nord. Par dérision, on avait recoiffé Silbad la visière sur le nez.

La chenillette stoppa trois quarts d'heure plus tard et l'on fit descendre Silbad. Il cligna des yeux aveuglés de soleil et tituba sur ses jambes mordues par les cordes. On lui laissa les mains liées derrière le dos.

Ils étaient au bord des Marches du Géant qui, par falaises successives, descendaient vers la Saumure comme des gradins de Colisée fantastique. Tout au fond, la mer immobile semblait une plaque d'ardoise. L'autre bord remontait régulièrement jusqu'à l'horizon.

Le Gammien boutonneux voulait tenter la descente en chenillette, par des rampes chaotiques dues aux éboulements. Les autres refusèrent en le traitant de fou.

Minuscule caravane, ils descendirent en zigzags, de palier en palier, profitant des cônes d'éboulis ou de failles obliques, ou s'aidant aux grossières échelles de bois posées aux endroits difficiles.

En passant devant des grottes qui perçaient horizontalement les falaises, Silbad flaira des odeurs animales et entendit des bruits d'étable. En arrivant à l'une d'elles, la petite troupe obliqua et passa sous la voûte. Silbad vit des silhouettes d'animaux à longs cous agenouillés çà et là sur des herbes sèches.

— Par mon lampoir ! s'exclama-t-il, ça serait-il pas des droms, ces bestiaux ?

— T'as gagné, grand-père, dit une voix anonyme dont la vulgarité sentait à une lieue les bouges de Sidoine.

Furieux d'avoir oublié ses résolutions de mutisme outragé, le vieux serra les mâchoires.

Des droms ! Il n'en avait jamais vus que fossilisés dans la pierre. Des droms vivants !

Quant à ces bonshommes, Silbad avait depuis longtemps deviné leur origine. Il ne fallait pas être grand clerc pour reconnaître de caractéristiques zébrures sur certaines épaules (fouet des bagnes de Savaje), ni la marque infamante de matricules cappiens tatoués sous les ongles, ni les cicatrices de vieilles ulcérations autour des chevilles qui avaient connu les fers de Dzéta.

Tout cela sentait le pirate interstel et la galère, le sac, la corde et la flibuste. Dieu sait comment cette lie d'espace se trouvait là !

Ils crochetèrent plusieurs fois dans l'ombre de couloirs en pente et ressortirent au soleil trois étages plus bas.

La monotone, l'épuisante descente dura encore une heure jusqu'à la dernière falaise qui dominait encore la Saumure de cinquante mètres. Là, des mousses malingres et des buissons d'épine végétaient dans les fentes du roc. Plusieurs ouvertures bâillaient, dont l'une représentait la

bouche grande ouverte d'une titanesque figure humaine, figure géante à demi rongée par les siècles.

On poussa Silbad dans ce tunnel aux murs jalonnés de torches fumantes. Vautrés sur le sol, de petits groupes d'hommes cessèrent de jouer aux osselets pour lancer des quolibets que le vieux méprisa.

On le fit avancer dans un dédale d'escaliers et de couloirs, où se répercutaient des grincements rythmés. En débouchant dans une salle en ogive, Silbad vit tourner une grande cage d'écureuil, mollement actionnée par des hommes au regard éteint. Cette cage s'engrenait sur une noria vidant son eau dans une rigole. Il régnait là une forte odeur de sel.

Après quelques détours dans les grottes, Silbad fut poussé dans une pièce sombre dont la porte claqua sur lui.

— Par l'espace, Silbad ! jura la voix de Max, pourquoi es-tu sorti ?

Cette voix réchauffa le cœur du vieux.

— Tu es donc là ! s'exclama-t-il en arrondissant les yeux pour essayer de voir.

Mais déjà, Max le tenait affectueusement aux épaules.

— Vieux fou, reprochait-il, il fallait m'attendre !

— Cause toujours, matelot. Qu'aurais-tu fait à ma place ?

Il leva les yeux vers une ouverture haut placée d'où filtrait un jour oblique.

— M'ont tout l'air d'avoir trouvé l'entrée d'une ancienne ville, ces frelons !

— S'ils ne l'avaient pas trouvée, ils seraient morts depuis longtemps. As-tu vu les débris de l'appareil ?

Le vieux s'étonna :

— Quoi ? Quels débris ? Ces vermines m'avaient mis ma casquette sur les yeux.

— Une vieille nef de Cappa, précisa Max, à cinq ou six kilomètres d'ici. Vano m'a avoué qu'elle s'ensablait là depuis sept ans. Ils n'ont jamais pu repartir.

— Vano ?

Max lui raconta comment il s'était laissé prendre. Tout en parlant, il l'aidait à délier ses poignets.

Quelque chose remua dans l'ombre. Silbad se tourna vers une silhouette affalée le long d'un mur.

— Nous ne sommes pas seuls, dit Max. Tu vois là un pilote de l'appareil cappien. Il n'est guère causant. Sa captivité l'a complètement abruti.

La silhouette gloussa un petit rire dément. Max se toucha le front du doigt.

— Je vois, dit Silbad. Drôle de compagnie !

— Et Belle ? demanda le mulâtre.

Silbad dut raconter sa propre histoire et défendre la décision qu'il avait prise. Il changea de conversation

— A ton avis, que veulent-ils de nous ?

— Pas besoin de réfléchir longtemps !

— Tu veux dire que...

— La clairière où se dresse le *Grand Max* est entièrement cernée. Ils cherchent un moyen de s'en rendre maîtres, mais ils craignent la réaction de l'équipage.

— L'équip...

Max donna un coup dans les côtes du vieux et fit un signe discret vers la silhouette de l'ancien pilote. La tête tournée vers le mur, celui-ci paraissait dormir.

— Mets-toi à leur place, dit Max. Ils sont nombreux, peut-être mille d'après les dimensions de leur navire, mais ils n'ont pour armes que des épées bicornues arrachées à de vieilles collections de la ville. Ils n'ont presque plus de munitions pour les autres. Pense au carnage que nos trente hommes pourraient faire à coups de rayons.

Le mulâtre se pencha sur l'oreille de Silbad.

— Je compte aussi sur une rébellion, souffla-t-il. Ils voient bien que le *Grand Max* ne peut les porter tous. Tu imagines la réaction de ceux qu'il faudrait laisser là ?

— As-tu vu celui qu'ils appellent le Maître ?

— Pas encore.

Silbad regarda autour de lui d'un air dégoûté.

— J'ai soif, dit-il. Ces forbans m'ont pris mon bidon de cosk.

— Il y a une amphore et un gobelet près de la porte, indiqua le mulâtre.

Le vieux s'avança en bougonnant vers l'amphore. Il y plongea le gobelet qui pendait au mur par une chaînette et le porta à ses lèvres. Il but une gorgée et cracha.

— Pouah ! fit-il, cette eau pue le vieux sel... Et qu'est-ce qu'ils mangent, par ici ?

— On m'a donné un brouet peu ragoûtant où flottaient des débris de champignons. D'après ce que j'ai pu extirper à ce type, ils font pousser quelques plantes à thalles dans leurs caves. Ils allaient aussi chasser le drom sauvage à l'autre bout de la planète, quand ils avaient encore des moyens de locomotion.

— Il y a donc un coin de Gamma 10 qui ne soit pas absolument désertique ?

— Il paraît qu'on trouve quelques maigres oasis autour des pôles. Mais ils ont préféré s'installer...

Un grondement de tonnerre lui coupa la parole et se répercuta de cave en cave. Dans son coin, le pilote prisonnier se mit à trembler. Il riait cependant, et ce rire convulsif communiquait d'étranges sursauts

à sa carcasse déjà secouée par la peur.

— Qu'est-ce que c'est ? demanda Max.

— Hi, hi ! lança péniblement le prisonnier, c'est la Bête, pardi !

— Quelle bête ?

— Vous ne savez pas ? Hi, hi ! Ils ne savent pas, hi, hi ! C'est la grosse Chérie du Maître. Elle lui mange dans la main. Il en a trouvé deux comme ça, il y a sept ans, dans les galeries inférieures. Mais l'une est morte. Une de moins ! Hi, hi ! Elle était lépreuse... L'autre aussi, mais elle a guéri.

Il chantonna pour lui seul, sur un air de ronde enfantine

— Guérie, guérie ! La grosse Chérie du Maître, guérie ! ... Elle est très grasse maintenant, vous savez. Elle ne peut pas passer dans n'importe quel couloir. Heureusement, d'ailleurs, car elle nous croquerait tous comme des poulets. Elle n'obéit qu'au Maître. C'est parce qu'il l'a eue toute petite, seulement haute comme... comme un drom !

Un deuxième barrissement déchira le silence des caves. Au bout de sa chaîne, le gobelet tinta sur l'amphore.

— Ho, ho, ho ! Elle crie parce qu'elle a faim. Au début, on lui donnait les prisonniers à manger. Maintenant, on la nourrit plutôt avec des droms nouveau-nés, de temps en temps, quand elle en a assez des champignons.

Silbad éclata :

— Qu'est-ce qu'il raconte, ce cinglé-là ?

Le prisonnier mit un doigt sur ses lèvres :

— Chut ! Il faut être sage, sinon le Maître va vous livrer à la Bête. Il faut toujours être sage. Moi, on ne m'a jamais livré parce que je suis sage, comme un bon garçon. Je m'applique à retrouver la formule pour faire partir l'appareil; je m'applique très fort...

Il se pressa une main décharnée sur le front et psalmodia :

— Une tonne de carbule pour chauffer l'éjecteur. Lâchez doucement les gaz, doucement, jusqu'à 1030 au cadran. Pas plus, malheureux, la tuyère principale va fondre comme de la cire... Enoncez-moi les différents points de fusion suivant les carburants employés, aspirant !... Vous ne savez pas ? Vous ne serez jamais pilote !

Poussant un cri de rage, il se dressa en serrant les poings, la bave aux lèvres :

— Faites-le décoller avec de la pisse de drom, bande de cochons !

Il se laissa retomber en haletant sur sa paille. Il se caressa longuement la tête en soufflant :

— Sage, petit gars, sois sage. Sinon la Bête va te croquer comme un poulet.

Puis il partagea une conversation inaudible avec un interlocuteur imaginaire.

— Par les brumes de Savaje, jura sourdement Silbad, il va me rendre aussi fou que lui

Mais des pas sonnaient dans le couloir. Il y eut un bruit métallique et la porte s'ouvrit sur six hommes armés jusqu'aux dents. L'un d'eux s'avança dans la geôle. Sa main gauche élevait une torche; l'autre tenait une épée torse, en forme de feuille de pandane.

— Le Maître veut vous voir, dit-il.

On leur lia les mains.

CHAPITRE V

On les conduisit par des couloirs et des escaliers de plus en plus larges, pavés de dalles branlantes. Au passage, la torche illuminait d'étranges bas-reliefs sur les murs.

Ils passèrent un pont de pierre enjambant un fossé large comme une rivière. Une odeur de pourriture végétale montait des fonds noyés d'ombre.

Ils s'engagèrent sous une voûte étayée par de massives colonnes et furent poussés dans une salle immense et ronde, enceinte d'un péristyle. Là, trônait une espèce d'autel, en haut d'une volée de marchés concentriques. La puanteur était devenue insupportable.

Étroitement encadrés par leurs gardiens, Max et Silbad gravirent les degrés menant à l'autel, sous lequel s'ouvrait une alcôve.

Dans l'alcôve, un homme incroyablement gras était vautré sur des matelas d'astronef. Il ressemblait tout à fait à Bouddha, ce dieu-prophète d'une antique religion.

Le bouddha bascula deux jambes énormes et s'assit au bord de sa couche. Il posa un poing de la taille d'un melon sur sa hanche rebondie. De l'autre main, il saisit une coupe sur une table basse. Sous son crâne lisse et poli, ses yeux plissés s'attachaient aux deux captifs. Il regardait surtout le mulâtre.

— Voilà donc le Grand Max ! dit-il d'une voix de contrebasse qui fit trembler trois mentons superposés.

— Voilà donc le Maître ! rétorqua Max.

Le Maître vida sa coupe d'un trait et l'envoya au loin. Elle rebondit sur le dallage. Max s'aperçut alors que sa main droite était gantée d'un métal brillant. Le bouddha saisit au vol cette curiosité. Il étala sa paume métallique devant lui, comme une géante araignée-robot.

J'ai perdu ma vraie main autrefois, dit-il avec complaisance. Et je ne la regrette pas. Celle-ci est plus solide et tient mieux aux os du poignet.

Il étendit le bras et saisit l'épée d'un garde. Il crispa les doigts; l'épée se froissa comme du papier entre ses phalanges. Il jeta l'arme inutilisable sur le sol et se prit d'un gros rire.

Il désigna le bracelet de Max.

— L'homme à la main de platine contre l'homme au bras d'or, dit-il. L'homme au bras d'or me paraît en mauvaise passe.

— Pas tellement, dit Max dans un sourire.

Le mulâtre fit éclater les liens de ses poignets comme des fils de laine et se baissa pour ramasser l'épée. En trois gestes, à mains nues, il

la redressa et la rendit dédaigneusement au garde, la poignée en avant.

— Je vois que tu as réponse à tout. En principe, je n'aime pas cela. Mais comme tu es le... Grand Max ! je l'accepte de bonne grâce.

L'ironie du bouddha n'échappa pas au mulâtre, qui répondit sur le ton d'une conversation amicale

— Je vois que tu me traites avec une certaine condescendance. En général, cela m'indispose. Mais comme tu es... le Maître ! Je ne m'en offusque pas pour l'instant.

Il reprit avant que l'autre ait pu ouvrir la bouche

— Si nous cessions cet assaut courtois ! Parlons net. Qu'attends-tu de nous ?

Sans répondre, le bouddha posa ses pieds par terre. Il se mit debout. Sa stature était colossale. Il dépassait Max d'une demi-tête. Ses membres étaient des poutres de chair ronde, mais son ventre lui faisait une ceinture adipeuse qui débordait sur un sarong orange noué à ses reins.

Il tourna la tête vers le fond de la salle et dit :

— Tu entends, Chérie ? Que voulons-nous du grand Max ?

Max regarda. Il ne vit qu'une espèce de roc gigantesque paraissant avoir roulé entre deux colonnes du péristyle. Un roc grisâtre aux contours imprécis, bosselé comme les décombres d'une maison en ruines.

— Tu entends, ma grosse Chérie ? répéta le Maître.

La masse se fendit soudain sur toute sa longueur, s'ouvrit en deux sur une grotte humide et rose où pendaient de régulières stalactites d'ivoire... Et Max comprit brusquement que le grand roc n'était que la tête de la bête, qui bâillait en montrant ses dents, sa langue molle, et le tunnel de son pharynx avec des grappes sanieuses d'amygdales.

Un feulement tremblé emplît la, salle, tandis qu'un souffle chaud et nauséabond comme les vents de Savaje voyageait jusqu'aux hommes.

— Par l'espace, rugit Silbad qui n'avait pas encore parlé, c'est cette charogne qui empeste comme ça !

La bouche se referma en claquant comme une vague sur un récif et des postillons glaireux explosèrent un peu partout. La tête se haussa au-dessus du sol et dodelina pesamment entre les deux colonnes.

— Ça va, Chérie, ça va bien ! clama le Maître.

Il tourna un regard courroucé vers Silbad.

— Tu l'irrites, vieux débris, dit-il. Elle comprend tout, ne l'oublie jamais ! Son corps est trop gros pour passer entre les colonnes, mais je ne réponds pas de la solidité de ces barreaux si tu te la mets à dos par des réflexions injurieuses ! Toute la salle s'effondrerait.

La bête continuait de forcer le passage sous la poussée d'invisibles épaules. Sa tête se balançait toujours. Elle écuma. Max crut voir une

colonne se lézarder...

Les gardes avaient reculé en désordre jusqu'à la sortie.

Avec une agilité dont on l'aurait cru incapable, Max et Silbad virent le Maître voler au bas des marches et courir à la bête. Il étendit les bras en hurlant :

— Suffit, Chérie. Je te promets cet homme. Tu l'auras !

Arc-bouté des deux mains sur le mufle du monstre, il titubait en dérisoires efforts pour le repousser.

— Tu l'auras, c'est promis ! cria-t-il encore.

La tête cessa son va-et-vient dangereux. Elle gémit un son bref et claironnant qui ressemblait à une question.

— C'est promis ! clama encore le Maître.

Et l'on fut témoin d'un spectacle dantesque et répugnant. La grosse langue du monstre passa entre ses mâchoires cornées. Elle lécha le bouddha des pieds à la tête, en lourdes caresses ascendantes, qui lui firent trembler la graisse du ventre au passage. Il trébucha en riant sous l'humide poussée. Il répéta sans arrêt

— Tu l'auras, tu l'auras ! Mais oui, ma fille, c'est promis. Tu l'auras !

Puis il frappa le mufle de son poing métallique en disant :

— Ça va, maintenant, ça va comme ça. Couchée ! J'ai dit : couchée !

La tête souffla bruyamment par les naseaux et se posa sur le sol. Le bouddha s'assit avec désinvolture sur une saillie de la mâchoire inférieure. Il jeta un regard courroucé aux gardes, qui revenaient en tremblant vers Max et Silbad.

Ces deux derniers n'avaient pas bougé. Le bouddha leur fit signe d'approcher. Pendant une seconde, Max faillit refuser l'invite à cause de la puanteur : mais craignant de passer pour un couard, il descendit les marches.

Silbad le suivit en ronchonnant dans sa barbe.

A trois mètres, l'adipeux dompteur étendit la main pour les arrêter.

— Pas plus, conseilla-t-il.

Les gardes s'étaient avancés aussi, de mauvaise grâce. Ils encadraient de nouveau leurs prisonniers.

De tout près et de profil, la tête monstrueuse offrait un aspect chaotique et grisâtre. Des plaques pelées dessinaient des clairières dans ses poils rares. On pouvait distinguer, avec un peu d'attention, un oeil proportionnellement minuscule, brillant comme une gemme dans un trou de mur, à deux mètres du sol.

De son poing de platine, le Maître souleva comme un rideau pesant un pan de la lèvre supérieure, découvrant ainsi une exposition de canines entrecroisées sur des muqueuses rosâtres.

— Impressionnant, hein ? dit-il avec fierté.

Il laissa retomber la lèvre et précisa :

— C'est une bête fouisseuse. Les anciens Gammiens de cette planète la domestiquaient pour creuser des galeries plus rapidement qu'aucune machine. Les bas-reliefs nous renseignent là-dessus. Cette ville souterraine est l'œuvre de ses ancêtres... Pour les gros travaux, du moins.

— Très intéressant, dit Max. Mais je suppose que tu nous a fait venir pour autre chose qu'un cours de zoo-technologie.

Le Maître sourit.

— Nous verrons cela plus tard, dit-il. Rien ne presse.

Le mulâtre eut une pensée désespérée pour Belle, pour l'enfant, pour son appareil qui partirait inéluctablement dans... (il se retint de jeter les yeux sur son bracelet), dans une quarantaine d'heures.

Le Maître regarda Silbad d'un air amusé.

— Tu as eu la langue trop longue, vieille barbe, déclara-t-il. Tu as signé ton arrêt de mort. J'ai dû te promettre à Chérie pour la calmer. Ce ne sera pas pour tout de suite. Nous verrons demain... ou dans quelques jours. Elle ne l'oubliera, pas, crois-moi. En fait, elle ne pense plus qu'à ça. Elle a un sens très vif de la parole donnée, et une excellente mémoire.

Silbad eut un haussement d'épaule méprisant. Il tendit à Max ses poignets ligotés.

— Retire-moi ça que j'aille lui casser la figure, demanda-t-il avec naturel.

Les gardes tripotèrent leurs armes. Mais le Maître étouffait de rire. De la main, il fit signe à ses hommes de laisser courir les événements.

— Vas-y, grand Max, dit-il en hoquetant, enlève-lui ses liens pour qu'on s'amuse un peu !

Max regarda son vieil ami.

— Silbad, dit-il, promets-moi de ne pas faire l'imbécile.

— Bon, bon, capitula le vieux, ce sera pour plus tard. Mais enlève-moi ça.

Max fit sauter les nœuds d'une torsion du pouce et Silbad réprima un juron sous la meurtrissure des cordes. Il mit avec mauvaise grâce ses mains dans ses poches.

Le mulâtre s'était retourné vers le Maître qui riait encore en s'essuyant les yeux de ses doigts boudinés.

— Cesse un peu ta ridicule exhibition, lança-t-il. On voit ta graisse trembloter de partout. C'est dégoûtant. Et puisque tu ne veux pas aborder le sujet, j'en prends l'initiative. Tu veux mon appareil, n'est-ce pas. ? Mais tu n'oses pas le faire attaquer par crainte de l'équipage. Tu préfères attendre patiemment que mes hommes fassent une sortie pour essayer de me retrouver. N'y compte pas, gros lard. Ils ont l'ordre de décoller sans s'occuper de moi dans une dizaine d'heures.

Décidé à précipiter les événements, il parlait sans laisser à l'autre

l'occasion de placer un mot, mêlait le vrai au faux et raccourcissait les délais; sans oublier de farcir son discours de paroles blessantes, destinées à briser le sang-froid de son adversaire.

Déjà, la bête grognait. Son maître furieux s'était levé en hurlant aux gardes :

— Faites-le taire !

— A nous, Silbad ! ordonna Max.

Les deux amis s'étaient déjà trouvés dans des situations délicates, autrefois. Un accord tacite et la longue habitude qu'ils avaient l'un de l'autre facilitaient la tactique. En fait, Silbad avait compris depuis le début comment les choses allaient tourner. Ce fut un ballet étrange et bien réglé.

Les deux hommes s'écartèrent brusquement l'un de l'autre et se laissèrent tomber assis. Ils tournèrent aussitôt chacun sur une fesse et leurs jambes étendues fauchèrent deux gardes désorientés par ce style de combat.

— Arrêtez-les, hurlait le bouddha. La Bête s'irrite !

Loin d'être efficace, cet ordre ajoutait à la confusion car la bête, en effet, s'agitait dangereusement entre les colonnes. Et la terreur se peignait sur le visage des gardes. Déjà, Silbad s'était relevé une épée au poing. Son pied droit donnait un coup sec dans la tempe d'un adversaire étendu et son arme tournoyait en éclairs autour d'un autre.

Max tenait un homme à bout de bras et le lançait sur trois assaillants qui tombèrent comme des quilles.

Le Maître comprit très vite que le seul moyen de calmer le monstre était d'arrêter le combat. Il cessa de repousser le mufle géant et, sûr de sa force, bondit sur Max. Son poing de métal s'abattit comme la foudre et fit éclater le front... d'un garde que Max avait dressé devant lui comme un bouclier.

En un éclair, Max vit le tableau : la, silhouette énorme et déséquilibrée du gros homme se découpant sur la gueule rouge ouverte comme un cratère, comme la porte d'un enfer de théâtre, avec, un peu plus loin, les colonnes qui commençaient à déraiper sur leurs socles. Max détendit son corps en catapulte et sa tête frappa la bedaine du Maître dans un bruit flasque. Une vision ralentie lui montra le bouddha soulevé du sol prenant son vol en arrière. Le Maître parut planer un instant au sommet d'une trajectoire parabolique, membres écartés, avec un air d'ineffable surprise. Max le vit culbuter en arrière, passer sous la voûte puante et théâtrale de la gueule ouverte... La gigantesque mâchoire claqua sec !

« Rideau ! » pensa Max en sautant à distance.

Il s'aperçut alors que, dans le tumulte, la voix de Silbad lui criait

— Attention !

Une trentaine d'hommes qu'il n'avait pas vus arriver refluaient déjà

en désordre vers la sortie, les yeux exorbités, sans se soucier de Silbad qui reculait devant eux en brandissant un glaive, comme s'il était lui-même le chef ordonnant un repli.

En deux bonds prodigieux, Max les rejoignit tandis que toute la salle s'effondrait derrière lui, dans un bruit où les grondements de la bête se mêlaient au fracas des rocs.

Tout en courant, Max eut un rire de joie. Tout marchait à merveille.

— Le Maître est mort et la Bête s'est échappée ! hurla-t-il.

Ce cri fouetta les fuyards. Ils passèrent le pont de pierre en jetant leurs armés. Dans la bousculade, l'un d'eux fut culbuté dans le fossé d'ombre. On entendit son hurlement se perdre interminablement dans les profondeurs.

Coudes au corps, Max fonça aux côtés de Silbad. Avant de crocheter dans un étroit couloir, ils tournèrent la tête.

Le monstre passait un groin fantastique sous la voûte de sortie. Ils virent ses griffes géantes arracher les pierres qui gênaient son passage, devinèrent une échine dentelée comme le faîte d'un temple lambdien.

— Vite ! dit Max.

Ils se perdirent dans un labyrinthe de voies tortueuses. Loin devant eux ou répercutés en arrière par le caprice d'échos désordonnés, des bruits de pas rapides et de voix affolées trahissaient la panique des pirates. Le cri de Max était répété par dix, par cent bouches

— Le Maître est mort, la Bête s'est échappée ! Le Maître... la Bête... échappée... mort. La Bête ! La Bête !

Bruit de pas, encore ! Bruit de glaives lâchés rebondissant sur des marches, tonnerre d'éboulements dans les profondeurs de l'immense taupinière dévastée par le monstre.

En arrivant à un croisement, Max heurta violemment un homme qui arrivait par le travers. L'homme tomba le long d'un mur, sous la dansante lueur d'une torche. Le mulâtre reconnut Vano, le chef de ceux qui l'avaient surpris dans le désert.

— Toi ! s'étonna Vano.

— Eh oui ! dit Max, bonhomme, en ramassant l'arme moderne que le pirate avait lâchée. Silbad, prends-lui sa ceinture de chargeurs. Cela va nous changer de ces épées ridicules.

Vano se laissa faire.

— Tiens, dit-il simplement à Silbad, tu as une casquette dans le genre de la mienne.

— C'est parce que j'étais officier dans la flotte de Lambda, aux temps de l'Empire. Et toi ?

— Second maître à bord du *Frâm*, escadre 7.

— Ça va bien, coupa Max. Ce n'est pas le moment de remâcher des souvenirs militaires. Cet affreux bonhomme que tu appelles le Maître

est mort, Vano !

— Et la Bête est lâchée, je sais.

— Où courais-tu si vite ?

Vano haussa ses épaules velues.

— Pas moyen de faire entendre raison à cette bande de paniquards.

Il est vrai que j'étais le seul avec le Maître à posséder une arme convenable. J'allais tout simplement tuer la Bête. Elle ne peut pas avancer très vite aux endroits difficiles. Et elle a l'imbécile réflexe d'ouvrir grand la gueule quand on l'irrite. C'est une cible difficile à manquer. Une bonne giclée dans les amygdales en aurait raison, j'en suis sûr.

Il regarda Max d'un air soupçonneux

— C'est toi qui a déclenché tout ça ?

— Et comment ! approuva Silbad.

Vano sourit.

— Demi-tour, commanda le mulâtre. Allons régler son compte à la Grosse Chérie. Le pirate prit une torche au mur.

— Je crois que tu as gagné la partie, avoua-t-il. Les hommes vont t'acclamer; ils n'ont jamais pu sentir cette bête. Son appétit les forçait à travailler deux fois plus aux champignonnières.

CHAPITRE VI

Ce fut un peu délicat, mais pas très long.

Guidés par Vano, ils rencontrèrent le monstre dans un couloir monumental et n'eurent que le temps de se jeter dans une voie plus étroite.

Comme Vano l'avait prévu, la bête tenta de les suivre et commença d'agrandir l'ouverture. Il leur fallut reculer d'une trentaine de mètres pour éviter les ébranlements.

De là, Max lâcha une courte rafale sur le museau fouisseur. Furieuse, la bête ouvrit sa gueule sanguinolente. Max lui envoya ses projectiles traçants au fond de la gorge. Elle claqua les mâchoires et les rouvrit aussitôt pour un râle terrifiant. On vit ses cordes vocales trembler comme des tôles. Max tira une troisième fois au fond de cette vivante caverne.

La tête recula d'un seul coup dans un bruit de tremblement de terre. Un éboulement dressa un mur de rocaille devant cette vision de cauchemar.

Un vacarme d'explosions et de barrissements engorgés retentit dans le grand couloir.

— Elle fouette les cloisons avec sa queue, expliqua Vano. Elle va tout démolir pendant son agonie. Filons d'ici.

Ils mirent deux bons kilomètres de labyrinthe entre eux et la bête moribonde, sans rencontrer âme qui vive. Prenant Vano par le bras, Max l'empêcha de les conduire plus loin.

— Causons, dit-il.

Vano lui jeta un regard surpris. Il désigna l'arme que le mulâtre avait à la bretelle.

— Avec ça, tu éprouves encore le besoin de causer ? Je te dis que tu as gagné la partie. Les autres n'ont que des bouts de ferraille à t'opposer maintenant.

— Je voudrais bien en être sûr. Et si tu m'attirais dans un piège !

Le pirate haussa les épaules.

— Évidemment ! dit-il. Tu n'as aucune preuve de ma bonne foi.

Max essaya de jauger son homme. Il le mit à l'épreuve

— Combien êtes-vous dans cette ville ?

— Neuf cents, moins les victimes de la Bête.

— Tu sais fort bien que mon appareil ne peut vous porter tous. Au dernier moment, il y aura bataille, tu t'en doutes. Donne-nous un moyen de sortir d'ici sans tambours ni trompettes et je t'emmène avec nous; seul.

Le pirate secoua lentement la tête.

— Non. Je ne peux pas leur faire ça... Oh ! bien sûr, ils ne valent pas cher mais ils ont en moi une espèce de confiance et... je ne vaudrais pas cher non plus, mais il y a des limites à la cochonnerie humaine. Je ne peux pas laisser comme ça des types avec qui j'ai souffert pendant plus de sept ans.

— Prends-en deux ou trois avec toi. Ceux que tu juges dignes de...

— Non, Max. Et les autres ?

— Mais enfin, insista Max, de toute façon, il est impossible de les emmener tous ! Impossible ! Et crois-tu qu'ils hésiteraient à ta place ?

Vano se gratta le front.

— Sans doute que non, avoua-t-il. Mais c'est une question de principe. S'il m'arrivait de partir avec vous, ce serait sans me cacher, après leur savoir juré de revenir les chercher.

— Ils ne le croiront pas.

— Je sais. Mais c'est une chance à courir. Ceux qui me connaissent bien pourraient rassurer les autres.

— Ils se feraient écharper.

— C'est à craindre aussi. J'avoue qu'il y a là un cas de conscience. J'ai peut-être besoin de réfléchir mais une chose est certaine : je ne partirai pas en cachette

Silbad demanda d'une voix enrouée :

— Fais voir ta main gauche, Vano ?

Le pirate étendit la main. Silbad lui écarta les doigts et scruta la peau entre annulaire et auriculaire. Il y vit un petit point bleu.

— Il a le tatouage réglementaire, déclara-t-il. C'est bien un ancien des escadres impériales. Tu peux y aller, Max. Demande-lui n'importe quoi sur son honneur d'officier si tu veux avoir confiance. Pirate ou pas, ce gars-là est incapable de trahir sa parole.

— Je l'avais déjà compris, dit Max. Et comme tu as aussi fait partie de l'armée impériale, il ne nous trahira pas plus qu'il ne trahira les siens. Jouons donc franc jeu.

Il se tourna vers Vano.

— Discutons vite, dit-il. Je t'avoue que nous sommes pressés. Dispense-moi de te dire pourquoi.

Ils se mirent d'accord sur l'attitude à prendre vis-à-vis des autres.

*

* *

Les bords de la Saumure étaient déserts; vide, la, dernière falaise. Les pirates s'étaient juchés plus haut, mettant deux ou trois étages

entre eux et la ville souterraine.

Sortant au soleil, les trois hommes rappelèrent les fuyards à grands moulinets de bras. Vano mit ses mains en porte-voix.

— La Bête est morte ! clama-t-il. Max a tué la Bête !

Tout excités, les pirates dégringolèrent des échelles et des routes en corniche. Ils se rassemblèrent autour du mulâtre qui s'était hissé sur un roc. Ainsi placé, il dominait la foule dépenaillée. Elle lui fit pitié. Il s'étonna de voir la petite place que pouvaient tenir quelques centaines d'hommes sur une grande planète. Ils avaient l'air minable et désarmé.

Plus bas, la Saumure étincelait avec une placidité séculaire comme indifférente au sort de ces microbes humains qui souillaient ses rivages.

— Il est vrai que j'ai tué la Bête, dit Max. Mais Vano en avait eu l'initiative.

La plupart des visages levés vers lui revêtirent une expression de soulagement. On l'applaudit. Max étendit les bras pour obtenir le silence.

— Je vois que vous ne m'en voulez pas d'avoir dû étriller quelques-uns d'entre vous. Mais avouez que j'étais dans mon droit. Je ne vous en veux pas non plus, bande de propres à rien.

Les hommes ne se trompèrent pas à cette apostrophe plaisamment bourrue. Des rires coururent ici et là. Max avait trouvé le ton juste pour leur plaire. Il continua :

— Abordons le vif du sujet. Personnellement, ne vous devant rien, je vous aurais bien laissé crever sur votre planète pourrie; vous voyez que je suis franc avec vous. Mais Vano s'y est opposé malgré mes essais de corruption. Remerciez-le donc en pensant que peu d'hommes en auraient fait autant à sa place !

On acclama l'ancien officier.

— Nous sommes donc solidaires. Vous voulez quitter ce coin délicieux, moi aussi ! Comme j'ai la peau naturellement bronzée, les bains de soleil ne m'intéressent pas, et j'ai assez bu d'eau saumâtre pour le restant de mes jours...

Il laissa s'éteindre les rires soulevés par ses paroles. Puis il brandit son arme en disant

— Pour vous prouver ma bonne foi, je rends son arme à Vano, votre nouveau chef. Mais auparavant, j'exige de vous le même sacrifice. Quelqu'un possède la carabine de Silbad, cette vieille barbe de matelot que vous voyez à mes côtés. Que ce quelqu'un remette cette carabine à Vano. Seul détenteur des seules armes convenables, votre chef sera l'arbitre de la situation. Il vous a donné des preuves de loyauté.

Un remous se créa dans la foule. On poussait en avant un gaillard maigre et tanné comme du vieux cuir. Il tendit la carabine à Vano en

disant avec une nuance de regret dans la voix :

— C'est une belle arme.

— Et maintenant, clama le mulâtre, allons à votre appareil. J'ai des pièces de rechange à bord du mien. Il ne doit pas être impossible de faire décoller votre vieille boîte de ferraille !

*

* *

Le vaisseau-pirate ne méritait pas d'autre nom. C'était un ancien cargo cappien affublé de lance-rayons hors d'usage, les piles ayant été démontées à l'usage des pompes de la ville pendant les trois premières années.

Pour gagner du temps, Max se fit expliquer par Vano les détails de l'antique mécanisme de propulsion cependant que, fouettés par l'espoir, les hommes débayaient les sables autour du trépied.

L'engin n'était pas retenu par un problème de vol, mais par un problème de décollage. Pour vaincre l'attraction de la planète, il était tributaire d'un lourd et encombrant ensemble d'une cinquantaine de gros turbo-réacteurs, équipés chacun de dix compresseurs axiaux à trente étages. Or, une quinzaine de tuyères avaient fondu à la chaleur des gaz éjectés. Tout envol se serait donc soldé par une catastrophe.

— Vous avez vérifié le fonctionnement du blocage moléculaire ? demanda Max.

Vano prit un air penaud.

— J'ai l'impression que nous ne parlons pas la même langue, dit-il avec embarras. Laisse-moi te dire ce que je sais. Normalement, le carbule porte les tuyères à la température de fusion théorique, mais cette fusion n'a pas lieu à cause d'une oxydation superficielle du métal. Il en est autrement sur Gamma 10 car un élément rare de son atmosphère fait office de fondant. C'est du moins ce qu'affirmaient nos techniciens avant que le Maître ne les livre à la Bête, pour incapacité. Il nous enlevait ainsi nos dernières chances.

Max croyait rêver.

— Mais enfin, tonna-t-il, qu'est-ce que tu racontes là ! Comment avez-vous pu vous risquer dans l'espace sur... Non, non, c'est incroyable ! Que me parles-tu d'oxydes et de fondant ! Montre-moi le système de blocage moléculaire.

— Je ne comprends pas. Je n'ai jamais été technicien, tu sais.

Max leva les bras au ciel.

— Si tu bloques l'agitation moléculaire du métal, il lui est impossible de s'échauffer.

— Ça, je le comprends. Ce moyen existe ?

Max éclata de rire et lui frappa l'épaule.

— Il y a trop longtemps que vous êtes dans la flibuste, toi et tes camarades. Vous avez perdu tout contact avec les progrès techniques. Ne vous en faites pas, je ferai décoller votre grosse machine en disposant les réacteurs indemnes en couronne. Vous n'irez pas très vite, mais ce sera suffisant pour rallier la civilisation de votre choix. Un conseil cependant : lâchez la flibuste. Votre appareil sera bon pour la casse après le dernier voyage.

Il se tourna vers Silbad.

— Saute dans la chenillette et va rassurer... l'équipage. Emmène Vano avec toi pour que les hommes qui cerne le *Grand Max* te laissent passer. Dans les réserves, tu trouveras deux grandes caisses marquées BL. Rapporte-les le plus vite possible... Rapporte aussi des nouvelles du petit.

*

* *

La chenillette revint une demi-heure plus tard. Silbad faisait une tête d'enterrement.

— Tu as trouvé les caisses ? demanda Max.

— Les voilà !

— Et Claudie ?

Silbad avala péniblement sa salive.

— Eh bien ! quoi ? s'inquiéta le mulâtre.

— Depuis une vingtaine d'heures, il... il ne donne plus signe de vie.

TROISIÈME PARTIE

*« ... Les événements
ne se produisent pas, ils
sont en place et nous les
rencontrons
inéluclablement en
suivant notre ligne
d'univers. »*

Sir Arthur
EDDINGTON.

CHAPITRE PREMIER

Gamma 10 et ses pirates n'étaient qu'un souvenir. Le *Grand Max* fonçait parallèlement à l'orbite ellipsoïde de la Comète Bleue.

L'enfant n'avait pas répondu depuis deux jours et le mulâtre passait au micro tout le temps que lui laissaient les soucis d'une navigation dangereuse.

Ni Belle, ni Silbad ne pouvaient lui faire prendre un peu de repos. Pour tenir, il se droguait à mort. Il pestait contre la lenteur de son appareil qui, pourtant, filait à 95 pour cent de la vitesse de la lumière. Il rêvait à des engins sub-spaciens.

— Ça n'existe pas, disait Silbad.

— Ça devrait exister ! rectifiait Max avec mauvaise humeur. Une légende affirme que certains peuples d'Orion auraient conservé ce secret.

— Une légende ne peut rien affirmer, matelot.

— Si les micros sub-spaciens sont possibles, les appareils le sont aussi.

— La question n'est pas là, Max. Sois un peu réaliste et fais-toi une raison. Nous avons un bon appareil dont il faut nous contenter, c'est tout. Et d'ailleurs, si nous étions à bord d'un sub-spacien, nous ne saurions pas nous en servir, avoue-le. Mais tel que je te connais, tu essaierais quand même et tu nous enverrais dans je ne sais quelle dimension, sans espoir de retour. Ça ferait une belle jambe au petit Claudi !

Silbad jeta un regard inquiet sur le cadran. Il posa une main sur l'épaule de son ami.

— Tu me fais peur avec tes photons. Sais-tu que nous filons à 95 ?

— Dans trois jours, nous filerons à 99,9 ! N'aie crainte, j'ai déjà dû courir ce risque quand j'étais traqué par la milice des Deltas. Et je suis encore là pour te le raconter.

— Quand même ! insista le vieux, tu risques gros. Et pourquoi ? Pour te heurter à ce mur infranchissable de 85 jours-lumière.

Belle s'étonna :

— Vous aviez dit quarante !

— En ligne droite ! précisa Max. Mais en ligne droite, j'irais plus lentement, aussi bizarre que ça paraisse. Sur l'ellipse, nous avons plus de deux milliards de kilomètres à faire, mais nous aurons l'impression de les brûler en dix jours si j'atteins la vitesse voulue.

Silbad branla la tête.

— C'est un point de vue égoïste, dit-il. Pour le petit Claudi, ça fera

quand même 85 jours + x.

Max s'impatiente.

— Vas-tu comprendre une fois pour toutes que je sais très bien tout cela, vieux radoteur. Je sais très bien que je ne pourrai pas dépasser la vitesse de la lumière et que Claudi nous attendra au moins 85 jours. Je ne cherche pas à réduire ces 85 jours, c'est impossible ! Mais je peux réduire la valeur de cet x supplémentaire dont tu me rebats les oreilles. Je ne peux jouer que sur cet x et, par l'espace, je jouerai à fond ! Claude était mon ami et je me suis juré de sauver son fils ou de crever.

Il eut un sourire fatigué.

— Pardonnez-moi, mes petits enfants, je me suis un peu énervé.

Il regarda le micro. Il imaginait l'autre, celui de Perdide... Il le voyait perdu au creux d'un buisson, solitaire et reflétant tragiquement les lueurs des fruits-lampions, tandis que l'enfant égaré l'appelait en vain à des lieues de l'endroit où il l'avait lâché.

Il voyait l'enfant tourner en rond dans les collines en appelant : « Micro ! » Il voyait pleurer l'enfant, il le voyait s'endormir dans les larmes, se réveiller dans l'angoisse, errer de colline en colline, entrer dans les grottes à Sarp... Non ! Il ne voulait pas imaginer une chose pareille.

Mais malgré lui, son esprit le ramenait à tous les dangers menaçant Claudi : les sarpiles, le lac, les frelons... Et si ce petit imbécile était sorti des collines ! Que pouvait-il faire, grand Dieu ! que pouvait-il faire ?

Il ne s'aperçut pas que ses amis avaient discrètement quitté la pièce pour le laisser à sa rêverie. Il se pencha sur le micro, le régla au maximum d'intensité.

— Claudi ! Claudi, je suis là !... Claudi, c'est Micro qui t'appelle !... Réponds-moi, petit Claudi !

Rien, toujours rien. Et cette grande voix clamant dans la forêt risquait aussi d'effrayer l'enfant.

Alors, quoi ?... Appeler à voix basse ?... Ridicule !

Fatigué, il enregistra sa voix sur un ton normal et laissa tourner sempiternellement l'appareil devant le micro.

— Claudi, je suis là !... Claudi, où es-tu ? Claudi, je suis là ! Claudi, où es-tu ? Claudi...

Il guettait une réponse, désespérément. La monotone litanie de l'enregistrement l'endormit par surprise.

*

* *

A l'infirmierie du bord, Belle refaisait le pansement de Silbad.

— Je suis costaud, affirmait le vieux. Les blessures à la tête, quand ça ne vous tue pas sur le coup, ça ne vous tue pas du tout. Mais votre rouquin y est allé un peu fort, pas vrai ?... Oh ! pardon, je n'aurais pas dû parler de lui.

— Parlez-moi de Perdide, Silbad. Ce que vous m'avez dit de cette planète me paraît invraisemblable. Pourquoi. les colons n'habitaient-ils pas les collines ?

— Comment ça ?

— Puisque les frelons n'y vont pas !

— Oh ! mais... vous oubliez une chose, ma jolie. Et les stocks ! Les terres arables sont loin des collines. Y transporter les stocks serait un travail impossible sans gros moyens mécaniques. On peut vivre dans les collines, on s'y nourrit comme on peut et l'on y boit de la flotte ou de la sève de ligolle, mais on n'y fait pas fortune. Quant à planter des arbres-lanternes autour des fermes, c'est impossible. Le terrain ne leur convient pas plus que celui des collines ne convient à la grosse culture... Non, je vous l'ai déjà dit, cette planète n'est colonisable qu'à l'échelle nationale. Toute entreprise individuelle y est vouée à l'échec,

— Mais comment se fait-il qu'aucun gouvernement ne s'y intéresse ?

— Oh ! vous savez comment vont les choses. Les nations de Gamma 3, par exemple, sont perpétuellement en guerre les unes avec les autres. Il faut attendre que leur civilisation atteigne l'âge de raison. Quant à Sidoine, c'est un peu la même chose. Il était fortement question de s'y mettre quand la chute de l'Empire a tout bouleversé. Les autres sont trop loin... Au fond, les grosses bâtisses des nations ont leurs petits avantages. Voyez Devil-Ball, par exemple ! Croyez-vous que Max aurait pu la racheter sans la chute de l'Empire ?

Belle termina le pansement et le vieux remit sa casquette. Puis elle sursauta

— Que disiez-vous, Silbad ? Que Max avait...

— Racheté Devil-Ball à la République de Sidoine. Vous l'ignoriez ?

— Max est propriétaire de...

— De Devil-Ball, parfaitement : Il en est le seigneur et je suis son vassal, son concierge, son gardien bénévole et inutile. Je suis surtout un vieux matelot à la retraite à qui Max a ouvert un paradis de vacances.

Belle n'arrivait pas à surmonter sa surprise. Il lui paraissait inouï qu'un seul homme fût le maître d'un monde.

— C'est sa grande affaire, précisa le vieux. Savez-vous pourquoi Max chasse l'argent avec une telle frénésie ?

— Par plaisir sportif, je suppose.

— Un peu, mais surtout pour créer à Devil-Ball une nation parfaite, un Eden de gens heureux. En fait, je sais qu'il peut mettre son projet à exécution quand il le voudra. Mais il attend toujours. Et encore une fois, savez-vous pourquoi ?

Elle voulut le savoir. La malignité plissa le visage de Silbad. Il se pencha sur elle.

— C'est un secret, souffla-t-il. Il ne se doute pas que je l'ai deviné. Vous ne me trahirez pas ?

— Voyons, Silbad !...

— Bon, je vais vous le dire : il attend ma mort. C'est bien son genre.

— Quoi ! Je ne comprends pas.

Le vieux ricana dans sa barbe.

— C'est pourtant simple. Il sait que je me plais à la solitude sur Devil-Ball. Il a trop d'affection pour moi pour me gêner. Il attend que je m'éteigne doucement, vous dis-je ! Il est jeune, ses voyages acrobatiques ajoutent encore à sa jeunesse. Il a tout le temps... Et je vais vous dire encore autre chose... Les pirates...

— Eh bien !

— Il leur a joué un tour de sa façon. Il a réglé leur appareil sur un satellite de Gamma 10. Ils n'iront jamais plus loin ! Il se les garde en réserve pour faire partie des futurs élus. Quand ils connaîtront Devil-Ball, vous pouvez être sûre qu'ils ne lui en voudront pas. D'autant moins que le satellite n'est pas particulièrement désagréable, en attendant mieux. Ce n'est peut-être pas le Paradis, mais son antichambre. Il adore faire des surprises.

— Comment pourrait-il introduire dans son paradis des gens de sac et de corde ?

Silbad cligna de l'œil.

— Faites-lui confiance, ma jolie. Le grand Max sait toujours ce qu'il fait. Il a dû les trouver sympathiques, en quelque manière. Ou bien il a pensé que quelques vieux bagarreurs de l'espace pourraient être utiles si jamais les appétits coloniaux se réveillaient.

— Mais il est très risqué de faire confiance à des forbans !

— Il est beaucoup plus risqué de désobéir au grand Max, croyez-moi. Il saura les tenir. Et ils lui seront dévoués comme des chiens de garde. Il n'y a rien de plus loyal envers un maître juste et fort qu'un ancien dévoyé. Ces gars-là se fichent de tout, méprisent tout, ne croient plus à rien; donnez-leur un idéal et un chef valeureux, ils se feront hacher pour lui. Max a toute la personnalité voulue pour cela... Un peu partout, aux limites de Lambda, il garde des gens en réserve pour peupler Devil-Ball : des savants, des artistes...

Ils gardèrent un moment le silence. Belle n'avait pas encore vu Max sous ce jour. Elle l'avait cru capable de loyauté virile, de générosité; son ardeur à sauver Claudi prouvait assez ces qualités. Mais elle ne

l'eût pas supposé vulnérable à certaine enfantine sentimentalité... Un Paradis de gens heureux sur une planète de rêve !

Elle n'eût même pas osé prononcer de tels mots en sa présence, crainte d'un sourire railleur de sa part.

— Je le croyais cynique, dit-elle.

— Il l'est ! affirma Silbad. Il l'est terriblement. Il a pour les hommes et pour les sociétés qui régissent ces hommes une espèce de mépris attendri. Mais, comme beaucoup de cyniques, c'est un grand idéaliste déçu. Je le connais bien, allez ! Il a gardé un cœur d'enfant sous des dehors avertis. Et la mort de Claude l'a terriblement secoué. C'était un vieux camarade qu'il avait l'intention d'emmener aussi sur Devil-Ball. Quand il dit qu'il préférerait crever que de manquer le sauvetage du petit, il est parfaitement sincère. Ce ne sont pas des paroles en l'air. Mais il est capable de nous pulvériser avec lui dans sa rage de réussite à tout prix !

— Ce voyage est donc si dangereux ?

Silbad s'exclama :

— A 99,9 de la lumière !... C'est un coup à nous changer nous-mêmes en rayons lumineux. Nous aurions bonne mine ! Mais mon inquiétude est tempérée par la confiance que j'ai en ses connaissances techniques. C'est un démon et un demi-dieu à la fois, ce gaillard-là. Je n'ai jamais entendu dire qu'il n'ait pas réussi quelque chose... Fermons les yeux et laissons-le faire. Vous verrez qu'il sauvera le gosse.

Belle parla d'une voix contenue et vibrante

— Oh ! oui ! Je le voudrais, Silbad, je le voudrais de toutes mes forces. Croyez-vous qu'il me laisserait m'occuper de lui ?

Silbad plissa des yeux malins.

— Je crois que vous pourriez tout obtenir de lui en sachant le demander, ma jolie... Vous êtes attachée à cette petite vie perdue, n'est-ce pas ? D'autant plus que vous avez une espèce de... complexe de culpabilité depuis...

— Ne parlez pas de ça, dit-elle au bord des larmes.

— Ayez confiance, Belle. Max a le don de s'attaquer à des problèmes bénis.

Elle ne comprit pas tout à fait ce qu'il voulait dire. Silbad s'en aperçut.

— Excusez-moi, dit-il, c'est une expression de Sidoine. En d'autres mots : il a le don d'entreprendre ce qui « doit » réussir. Nous retrouverons Claudi !

Il se leva et broncha sur une jambe. Il dut se retenir au bord d'une table.

— Nom d'un lampoir ! dit-il, je n'ai pourtant encore rien bu aujourd'hui. J'ai des vertiges depuis quelques jours. C'est un coup de Max avec ses 99,99 ! Ça ne vous fait rien à vous ?

Belle avoua qu'elle ne ressentait aucun trouble.

— Alors, dit le vieux, c'est peut-être bien mon coup sur le crâne. Ça passera.

CHAPITRE II

L'engin ralentissait depuis trois jours. Sur l'écran de la passerelle on pouvait voir Perdide à l'œil nu.

Max ne quittait pas la planète des yeux. On aurait cru qu'il cherchait à distinguer les collines, les arbres des collines et l'enfant perdu parmi ces arbres.

Le micro était posé devant lui comme une relique inutile. Max se demandait s'il n'était pas détraqué. Il l'avait ouvert plusieurs fois pour vérifier le montage. Celui-ci paraissait intact, autant qu'on en pouvait juger sans être versé dans les sub-techniques. Mais peut-être la défectuosité venait-elle de l'autre micro, celui de l'enfant...

*

* *

Le mulâtre ne s'était pas couché une seule fois depuis Gamma 10. Le sommeil le surprenait de temps en temps à son poste. Il s'effondrait alors sur le tableau de bord et passait quelques heures de cauchemars pénibles, dans une position inconmode.

Le plus souvent, il était réveillé par Belle, qui l'obligeait à prendre quelque nourriture.

Quant à Silbad, il souffrait de vertiges de plus en plus fréquents et somnolait généralement devant une bouteille de cosk.

*

* *

Un jour, Max s'éveilla en sursaut. Il appela Belle.

— Je crois qu'il a émis quelque chose, dit-il.

Ils prêtèrent l'oreille. En effet, on entendait des crépitements parasites mais ils venaient d'ailleurs, du diffuseur du bord !

Déçu mais intrigué, Max fit des réglages et crut percevoir de lointaines émissions chiffrées. L'intensité de ces émissions devint telle, peu à peu, qu'aucun doute n'était plus permis.

— Nous approchons de plusieurs autres astronefs, dit Max. Il y a du

monde par ici.

Avant même qu'il ait terminé les calculs pour situer la source des émissions, l'écran spécial triangula une escadre de cinq appareils se suivant à la queue leu leu par 278-5-30 au-dessus d'eux, à seulement dix mille kilomètres.

Max dut modifier rapidement sa route pour éviter une collision. Les cinq appareils passèrent comme la foudre en émettant un indicatif mystérieux, sans répondre au salut que Max leur envoyait par les ondes.

— Ils ne sont pas curieux, dit Max. Ils auraient pu nous parler en clair, ou tout au moins répondre à mon salut. C'est la moindre des choses, dans l'espace.

Mais, déjà, d'autres émissions prenaient la relève de celles qui s'éteignaient dans le lointain.

Suivant la même route que les premiers, cinq autres navires passèrent à toute allure, puis trois, puis cinq encore...

Quoique la chose fût difficile, Max eut le temps de photographier l'un d'eux. L'image quadrillée montra une sphère de deux kilomètres de diamètre portant en écharpe sur sa coque polie les lettres :

IMP-EXP-PERDIDE-GAMMA III

Il eut à peine le temps de s'étonner qu'une autre émission faisait vibrer le récepteur. D'abord lointaine, elle n'était qu'une autre succession de chiffres sans signification. Puis elle parla en clair.

Une voix lourde et nasalisée par un fort accent gammien ordonna ceci :

— Astronef répondant à l'indicatif GRAN-MAX, vous êtes sur la trajectoire commerciale. Infléchissez votre route sur 270-7-30 au-dessus et stoppez.

Qui êtes-vous ? demanda Max.

— Patrouilleur police gammienne AX 52. Je répète : Infléchissez votre route sur 270-7-30 au-dessus et stoppez. Sinon, nous allons commencer les sommations d'usage.

Max jeta un regard ahuri à Belle.

— Je pourrais ne pas obéir, dit-il. Ce ne serait pas la première fois que... Décidément, je vais obtempérer... Est-ce que Perdide ?...

Il régla ses curseurs sur une nouvelle direction et renversa la manette de propulsion.

*

* *

Deux heures plus tard, le patrouilleur avait abordé le *Grand Max* et celui-ci grouillait de policiers gammiens.

Le commandant interrogea le mulâtre. Il se montra moins froid à mesure que les réponses de Max confirmaient sa, bonne foi et son ignorance. Peu à, peu, l'officier perdit sa morgue et son ton réglementaire. De temps en temps, il jetait à la dérobée un regard admiratif en direction de Belle. Il finit par sourire et conclut :

— Vous vous en tirerez avec une simple amende. On voit bien que vous n'êtes pas venu par ici depuis longtemps, mon garçon. Que venez-vous faire sur Perdide ?

— J'allais essayer de sauver le fils d'un ami, perdu en bordure du pays Song. Oserais-je vous demander de nous y accompagner, Commandant ? Le gosse est tout seul dans les collines et la saison à frelons bat son plein, si j'ose dire. Nous ne serons jamais trop de monde pour le retrouver et lui éviter le pire. Je suppose que vous avez quelques bases sur cette planète. Je l'ignorais, mais j'en suis heureux. Pourriez-vous les alerter avant notre arrivée ?

Le commandant était devenu rouge comme un coq. Il regarda Max comme s'il avait affaire à un fou.

— Quoi ? s'étrangla-t-il. Ne me dites pas que... Mais il n'y a plus un frelon sur Perdide depuis quarante ans, mon vieux ! Qu'est-ce que vous racontez ?

Max eut un éblouissement. Il se laissa tomber sur un siège.

— Commandant, l'un de nous est...

— C'est vous, camarade, c'est vous qui divaguez. Demandez à mes hommes. Vous avez trop voyagé, mon vieux...

Une voix bourrue monta derrière eux. Les événements avaient tiré Silbad de sa somnolence, mais sans lui faire lâcher sa bouteille.

— Par mon lampoir ! dit-il. J'ai l'impression que quelque chose ne tourne pas rond. Que dit ce militaire ?

Il fit un faux pas et se raccrocha à l'épaule de Belle, qui le soutint comme elle put. Max s'empressa et prit le vieux sous l'aisselle. Il conseilla

— Tu devrais te recoucher, Silbad.

L'officier regarda le trio avec suspicion.

— Seriez-vous drogués, tous les trois ?

— Non, dit le vieux. Moi je suis saoul, mais pas les autres... Vous prétendez qu'il n'y a pas de frelons sur Perdide, matelot ?

Le policier regarda ses hommes comme pour les prendre à témoin.

— Ces trois farfelus parlent comme s'ils ignoraient tout de la Mise en Valeur. Je crois que nous tenons là un cas de décalage caractérisé.

Max bondit

— Vous faites erreur, Commandant. Nous avons communiqué avec

Perdide il n'y a pas trois mois. Nous nous trouvions à environ 50 jours-lumière de cette planète. Je veux bien que nous n'ayons pas pris la ligne droite et que la distance ainsi parcourue s'assimile à... mettons 90 jours-lumière. En admettant qu'il y ait un décalage espace-temps, il ne jouerait que sur une soixantaine de jours, pas sur une erreur de quarante ans... J'ai cru comprendre que Perdide est mise en valeur depuis tout ce temps ?

— La Mise en Valeur a été déclenchée il y a soixante ans et trois jours, précisa l'officier.

— Plus 22 minutes 3 secondes ! ironisa Silbad en ricanant.

— Je suis catégorique parce que la fête nationale de Perdide a eu lieu avant-hier. Elle commémore la Mise en Valeur par Gamma 3.

Il y eut un moment de stupeur.

— Fête nationale ? souffla Max. Perdide a une fête nationale ?... Elle est donc une nation ?

L'officier poussa un soupir

— Il faut tout vous apprendre. Perdide a obtenu son indépendance il y a vingt ans. Elle n'est plus rattachée à Gamma 3, son ex-métropole, que par de très forts liens économiques. Mais elle se gouverne elle-même.

— Mais vous m'avez dit que vous êtes Gammien

— Certes. La police interplanétaire est commune. Quoique Gammien, je suis sous l'autorité d'un Chef de Secteur Perdidien, par exemple. Et la moitié de mes hommes, au moins, sont natifs de Perdide. N'est-ce pas, lieutenant ?

L'un des policiers salua dans un large sourire

— Lieutenant Forest, vingt-six ans, né à la clinique du Bloc 7, Citéneuve.

— Quoi ? s'exclama Silbad, qu'est-ce que c'est que ça, Citéneuve ?

— La capitale.

— Je vous dis que vous êtes décalés, insista le commandant.

— Vous permettez, s'excusa Max.

Il s'assit à sa table de calcul et vérifia minutieusement la situation en consultant des graphiques et les cadrans de son bracelet.

Il fit faire le gros des opérations par des machines et donna soudain un grand coup de poing sur la table. Il était pâle.

— Nom d'un chien ! dit-il, je me suis laissé induire en erreur par le micro. A l'appel de Claude, je n'ai pas songé un instant que le micro pouvait mal fonctionner. J'ai fait une erreur de cent trois ans. En admettant que Claudi ait été sauvé et qu'il n'ait pas bougé de Perdide, il irait aujourd'hui sur ses cent sept ans... Vous aviez raison, Commandant. J'ai trop voyagé, et trop vite. Pendant que je vivais dix ans, les gens de Perdide vieillissaient de plusieurs lustres. C'est un décalage.

- Je n'en ai jamais douté, mon cher.
Silbad gesticula comme une vieille marionnette.
- Claudi est plus vieux que moi ?
- S'il vit encore, oui !
- Mais enfin, je... je lui ai parlé. Je lui ai chanté l'air de la comète pour le faire rire... Et il riait !
- Sa voix nous arrivait avec cent trois ans de retard.
- Mais ce n'est pas ça qui m'étonne ! brailla le vieux. Ça, je peux encore le comprendre. Ce que je ne digère pas, c'est qu'il nous ait répondu du tac au tac, sans aucun décalage. Il y avait donc rétro..., heu rétroactivité de...
- Il faut bien l'admettre ! coupa Max. C'est un tour du sub-espace et je suis incapable d'en donner une explication... Les recherches sub-spaciennes sont-elles avancées chez vous, Commandant ?
- Le commandant branla la tête.
- Elles ne font pas partie du plan scientifique décennal. Quelques mathématiciens en parlent quelquefois, mais ils n'ont pas dépassé la théorie. Où avez-vous déniché ce micro sub-spacien ?
- Claude me l'avait donné, le père de Claudi. Il l'avait rapporté des Epsilon...
- Nous verrons cela plus tard, dit l'officier. Je vais vous prendre en magnéto-remorque et vous emmener à l'astroport de Citéneuve. Nous devons satisfaire à certaines formalités... Mais qu'a donc votre ami ?...
- Belle et Max se tournèrent vers Silbad. Celui-ci titubait et tombait raide en arrière avant qu'on pût le retenir terrassé par une attaque.

CHAPITRE III

Ils restèrent quinze jours sur Perdide

Dès que la convalescence de Silbad s'affirma, Max le sortit de la clinique où on l'avait hospitalisé. Il l'installa dans une luxueuse villa louée aux environs de Citéneuve et, le laissant aux soins de Belle, passa le plus clair de son temps à fouiller les vieilles archives et les bibliothèques de la planète.

Il s'était mis en tête de retrouver la trace de Claudî.

Un jour, après bien des déconvenues, il mit la main sur l'ouvrage d'un certain Bader : *Perdide aux temps héroïques*. Le livre l'intéressant, se renseigna sur l'auteur et apprit qu'il vivait encore. Il alla le voir.

*

* *

Bader était un grand vieillard d'origine sidoinienne, mais naturalisé depuis longtemps. Il reçut Max avec urbanité, heureux de pouvoir parler du vieux temps.

Quand Max lui demanda si, par hasard, il savait quelque chose à propos de la disparition d'un enfant en bordure du pays Song, le vieux Bader devint tout pâle et exigea des dates...

*

* *

Max revint le plus vite possible à la villa. Il posa son réacteur de location à côté d'un autre engin sur l'aire métallique de la propriété, et sauta de l'appareil sans même attendre que le moteur ait fini de ronronner.

Il traversa rapidement le parc aux arbres magnifiques et, gravissant quatre à quatre les marches du perron, heurta un domestique.

S'excusant à la hâte, il fit quelques pas et se retourna soudain pour poser plusieurs questions à la fois :

— La Princesse Belle est-elle là ?... Quel est cet appareil que j'ai vu

sur l'aire ? Avez-vous de la visite ?

— La Princesse est au chevet du commandant Silbad, Monsieur. Il est au plus mal... L'appareil appartient au médecin qu'on m'a fait demander tout à l'heure.

Max ouvrit la bouche pour dire quelque chose, puis il y renonça et bondit vers la chambre de Silbad.

Il rencontra Belle dans le couloir.

— J'ai retrouvé Claudi ! annonça-t-il.

Mais Belle mit un doigt sur ses lèvres. Max s'inquiéta :

— Cela va si mal ?

— Venez le voir. Il vous a demandé tout à l'heure.

Max s'appuya au mur et se passa la main sur le front, les traits ravagés par trop d'émotions. Il fit signe à la jeune femme d'entrer sans lui dans la chambre.

— Laissez-moi un instant, dit-il, je ne veux pas lui donner un choc.

Elle le regarda sans comprendre et se tourna vers le médecin qui sortait.

— Eh bien ! docteur ?

Le praticien fit un geste vague.

— Il reprend conscience, dit-il. Mais la fin est proche...

Belle se mordit les lèvres et entra dans la pièce tandis que Max exigeait des précisions à voix basse.

Le médecin répondait de son mieux.

— C'est une lésion trop ancienne. Je ne peux rien faire d'autre que prolonger sa vie de quarante-huit heures. Sans moi, il ne se serait même pas réveillé.

*

* *

Silbad tenait la main de Belle.

— J'ai quelque chose à vous dire, ma jolie, disait-il d'une voix faible et déformée par une paralysie des lèvres.

— Ne vous fatiguez pas, Silbad, vous me direz cela plus tard.

— Non, non. Tout de suite... Vous rappelez-vous mon refus de vous avouer quelque chose pendant le voyage ?... Vous savez bien... je ne voulais pas vous dire pourquoi... entre autres raisons... j'aimais à vous parler. Et vous étiez mécontente...

Elle se souvint du minime incident.

— Eh bien ! voilà... j'aimais à vous parler parce que vous étiez obligée de... me regarder... et... vos yeux ont exactement la couleur du ciel de Sidoine... Si vous l'aviez su, votre regard aurait peut-être perdu

son naturel.

Elle lui passa la main sur sa tête bandée.

— C'est une pensée très délicate, Silbad. Mais reposez-vous.

Le vieux ne tint pas compte du conseil.

— Un vieux fou, Belle, j'ai été un vieux fou d'aimer une planète ! J'aurais dû chercher une femme aux yeux verts, pas vrai ?

Il eut un petit rire pénible et souffla :

— Il faut que je le dise à Max... Il ne devrait pas laisser partir une femme... comme vous... Ça vaut mieux que d'aimer... un caillou, un vieux caillou cracheur...

Belle rougit violemment et se tourna vers Max qui entraînait dans la chambre. Mais le mulâtre ne paraissait pas avoir entendu. Il prit l'autre main de Silbad et sourit :

— Tu nous as fait peur, vieux copain.

Silbad se dégagea doucement de l'amicale étreinte. De ses doigts fébriles et maladroits, il enleva l'anneau qu'il avait à son auriculaire. Il le tendit à Max.

— Pour... pour ta femme, dit-il.

— Mais je ne suis pas marié !

— Plus... plus tard..., balbutia le vieux avant de s'endormir.

Une angoisse passa sur le visage de Belle.

— Max ! Est-il ?...

— Non, dit le mulâtre en tâtant le poulx du malade. Laissons-le tranquille.

Il entraîna Belle à l'écart et lui répéta :

— J'ai retrouvé Claudi. Quelqu'un d'autre l'a sauvé, autrefois.

Elle porta les mains à sa gorge, comme pour réprimer une espèce de suffocation. Max jugea qu'elle ne l'avait pas compris quand il lui avait communiqué la nouvelle, quelques instants plus tôt.

Elle se calma un peu et murmura :

— Il est très vieux, sans doute ?

— Il est vieux, oui...

— Je ne croyais pas que vous réussiriez. Il aurait pu s'en aller d'ici, ou bien...

— Il s'en est allé. Mais il est revenu.

— Se rappelle-t-il ?

Max branla la tête

— Il ne sait pas.

Belle fit « Ah ? » et laissa passer un silence avant de demander

— Où est-il ?

Max la regarda longuement. Puis il fit un signe de tête vers le lit du moribond.

— C'est Silbad.

CHAPITRE IV

Le vieux Bader que Max était allé voir, lui avait raconté l'histoire de Claudi.

Jeune entomologiste mandaté par l'administration impériale, Bader étudiait le vol annuel des frelons, ses points de départ, son mode de rassemblement et d'extension.

Un jour, en survolant à basse altitude la lisière du pays Song, il avait vu des essaims converger tous dans une même direction et tournoyer au-dessus d'un point fixe...

« — ... Pas absolument fixe, cependant. Les frelons ressemblaient de loin à un tourbillon de poussière qui se fût imperceptiblement déplacé vers le Nord-Nord-Ouest au-dessus de la forêt. Intrigué, j'ai cherché un angle convenable pour voir ce qui attirait les insectes, en essayant de ne pas les effrayer, car je voulais étudier leur comportement. »

Et, alors, il avait vu.

« — C'était un être humain à demi-nu. J'ai d'abord cru reconnaître une femme, à cause des cheveux blonds qui lui flottaient sur les épaules. J'ai foncé sans hésiter au beau milieu du dangereux nuage et les frelons se sont dispersés. Certes, ils n'étaient pas dangereux tant que la femme resterait sous les arbres. Mais elle paraissait se diriger vers une clairière... Je suis passé à quelques mètres au-dessus d'elle et c'est alors qu'elle a levé vers moi un visage effrayé. Ma première impression se dissipa. C'était une petite fille, presque un bébé; du moins le croyais-je encore... »

Malheureusement, l'enfant avait eu encore plus peur que les frelons. Il s'était enfui sous le couvert des arbres.

Bader s'en était félicité sur le moment. Mais à cet endroit, la forêt perdait de sa densité. Les rideaux d'arbres-lanternes se faisaient maigres et s'effiloçaient autour de clairières de plus en plus vastes. L'enfant risquait le pire.

Atterrissage rapide, longues minutes consacrées à revêtir un scaphandre protecteur, recherche et poursuite de l'enfant effrayé par ce monstre harnaché de métal, Bader avait tout raconté.

Il avait enfin soulevé dans ses bras le petit corps épuisé...

« — J'avais beau essayer de lui sourire à travers la vitre, il se débattait en bourrant mon scaphandre de coups de pieds. J'ai couru vers mon appareil, posé en terrain découvert, le plus vite possible ! Les frelons nous ont attaqués. Je tenais l'enfant sous un bras. De l'autre main, je faisais des moulinets avec mon arme pour le protéger par un rideau de flammes. Mais les frelons... c'était horrible... le scalpait

sous mes yeux... >

Il avait néanmoins réussi à réintégrer l'appareil avec l'enfant estropié. Estropié, mais vivant. C'est alors seulement qu'il avait reconnu un petit garçon, un pauvre petit garçon au crâne à demi rongé où l'on voyait, par endroits, la cervelle à nu.

— Lui avez-vous demandé son nom ?

— Il avait perdu conscience... Pendant la poursuite, il appelait quelqu'un... un nom curieux, quelque chose comme Iclo...

— Micro ?

— C'est bien possible... Je l'ai soigné, je suis rentré le plus vite possible sur Sidoine pour le confier aux médecins et...

— Oui ?

— Je n'avais pas d'enfants, vous savez... je... ma femme et moi, nous l'avons adopté. Mais il nous a donné bien du mal. Il est resté des années dans un état proche de l'idiotie. Nous nous sommes acharnés à le guérir. Tous les spécialistes de Sidoine y sont passés les uns après les autres. A dix-huit ans, il a subi une intervention qui en a fait un être normal. Nous en pleurons de joie. Il avait perdu tout souvenir de sa vie antérieure et nous avons jugé inutile de lui en parler. Pour lui, nous étions ses vrais parents.

— Et ensuite ?

— C'était un tempérament très affectueux, mais fantasque et rêveur. Quand j'ai quitté l'administration pour tenter ma chance sur Perdide, il a pris goût aux voyages, à l'espace... Un jour, il nous a quittés. C'est l'ennui avec les enfants, il arrive toujours un moment où ils s'en vont. Je ne l'ai jamais revu, mon petit Sylvain... Plus tard, ma femme est morte et j'ai beaucoup voyagé moi-même. J'espérais le retrouver. Avec l'âge, je me suis résigné.

— Sylvain, dites-vous ?

— Oui, c'est le nom que nous lui avons donné Sylvain Bader. Ses camarades l'appelaient Sylbad.

Max avait bondi

— Quoi ?

Puis il avait dissipé avec adresse l'étonnement du vieux Bader. Il avait feint l'erreur, jugeant cruel de remettre en présence deux êtres depuis si longtemps séparés, si décalés par l'espace-temps.

Et le vieux lui avait montré des photographies où l'on voyait un petit garçon coiffé de métal, puis un adolescent aux traits tourmentés : c'était Silbad, sans erreur possible. C'était lui, plus jeune, mais parfaitement reconnaissable...

Silbad mourut dans la semaine. Son agonie fut pénible. Dans ses moments de délire, il appelait Micro avec une voix d'enfant, ou bien pleurnichait : « Chante-moi l'air d'Atral avec la voix de Maman. »

Quand tout fut fini, Max le fit mettre dans un sarcophage, afin de l'ensevelir sur Devil-Ball.

Belle se montra aussi affectée qu'à la perte d'un parent. Max dut la consoler.

— Croyez-vous que Silbad serait heureux de vous voir pleurer ? Il vous accuserait de troubler le ciel de Devil-Ball.

— Comment cela ?

— Rappelez-vous : la couleur verte !

Elle sourit dans ses larmes.

— S'il nous entend, dit Max, il me donne certainement raison. Belle s'étonna.

— Vous croyez à la survivance, Max ?

— Je ne sais pas. Cela nous dépasse... Voyez Silbad : il s'est adressé à lui-même dans le passé. Le vieillard a contribué à sauver l'enfant qu'il était. Mais si lui, le vieux, avait déjà été sauvé, Claudi devait l'être aussi. Et dans les mêmes conditions ! Il y a une espèce de permanence du passé... et de l'avenir.

« Je devrais dire une immanence... Ah ! je ne sais plus ce que je dis, Belle. Tout est écrit, sans doute... »

Belle eut un nouveau sourire, triste et railleur. Elle demanda :

— Était-il écrit que le grand Max perdrait pour la première fois dans un voyage ?

— Que voulez-vous dire ?

— Rappelez-vous, Max. Vous vous flattiez toujours de gagner. Vous disiez : « Croyez-vous que ce soit mon genre, d'y perdre ? » Et là, vous avez perdu deux êtres chers dans la même personne, des mois de voyage inutile et la fortune représentée par votre cargaison. Vous êtes vulnérable à tout, sauf aux sentiments. C'est par là qu'il faudrait vous prendre pour vous faire trébucher, n'est-ce pas ?

Max sourit à son tour.

— Cela, dépend. Les sentiments peuvent me faire gagner plus qu'ils ne m'ont fait perdre. En fait, ce voyage m'aura profité plus que tous les autres à la fois.

Elle eut presque l'air choqué :

— Vous avez trouvé moyen...

Il coupa :

— Je ne parle pas d'argent.

Il la regarda et la trouva splendide. Ses yeux levés vers lui

s'avivaient de l'éclat des larmes récentes. Avec ses lèvres légèrement gonflées, entrouvertes par l'attente sur la nacre des dents, elle était plus désirable que jamais.

Il précisa :

— Je médite d'emporter sur Devil-Ball un trésor comme mon appareil n'en a jamais...

Il s'enroua un peu et avoua, d'une voix basse et grave :

— Cela dépend de vous.

Mais elle avait déjà compris et se laissait aller dans ses bras.

FIN

ACHEVÉ D'IMPRIMER SUR LES
PRESSES DE L'IMPRIMERIE DE
SCEAUX 5, RUE MICHEL-
CHARAIRE • SCEAUX (SEINE)

LE 25 JANVIER 1958
- No IMP. 571.234 -
D É P O T L É G A L

1er TRIMESTRE 1958

Imprimé en France

PUBLICATION MENSUELLE